



Le journal des étudiant·e·s de Lausanne depuis 1982

DOSSIER

[Otur de lãg]

Des langues, des luttes et des gens



©Elisa Bagnoud

L'auditoire N°291 // MARS 2026
Retours L'auditoire – FAE
L'Anthropole Bureau 1190
1015 Lausanne

SOCIÉTÉ

Pourquoi regrette-t-on 2016?

CAMPUS

Discuter la radicalisation

CULTURE

**Le monstrueux
Kévin Germanier**



©Elisa Bagnoud

DOSSIER

04-05

Grand interview de Marie-Hélène Côté

06

Des langues en lutte

07

L'impérialisme linguistique

08

La glottophobie, késako? Quand les gestes parlent

09

Les langues construites

FAE

14

Nos astuces pour bien commencer le semestre

CAMPUS

15

Retour de la grève? Chronique soirées

16

En avant pour le dialogue!

SOCIÉTÉ

10

Une génération sous pression

11

La guerre contre elles Chronique polémique

12

Algorithmes du désir Chronique Patriarcat débunké

13

Soudan, guerre effacée? Nostalgie de 2016

SPORT

17

WNBA, vers un terrain d'entente? CAN 2025, sociologie d'une défaite

SCIENCES

18

Comme une souris dans l'eau

19

Les résolutions saines? Le périnée mal compris

CULTURE

20

Festival Antigél

21

L'Étranger, fidèle à Camus? Le twerk: incompris et émancipateur

22

Rydman, poète du choc scénique Au fil des oeuvres: le portrait photo

23

Le monstrueux Kévin Rendez-vous culture

24

CHIEN MÉCHANT

REMERCIEMENTS
MERCI AUX NOUVELLES CHEFFES DE RUBRIQUE: MERCI À ALICE ET ALEX POUR LA TRANSITION FLUIDE, MERCI À GABRIEL POUR SES LOYAUX SERVICES, MERCI AUX CAMPUS CARD QUI MARCHENT PAS, MERCI À L'UDC POUR LES BONNES IDÉES DE VOTATION, MERCI À ELISA BAGNOUD POUR SES PHOTOS SUBLIMES (COMMENT TU FAIS?), MERCI AUX VACANCES (TERRIBLES OUBLIES DE LA SANTÉ MENTALE ETUDDIANTE!), MERCI À SV POUR LA MARGE QUE VOUS VOUS FAITES SUR LES MATÉ, MAIS SURTOUT MERCI À NOS REDACTEURICES, COMME TOUJOURS.

L'AUDITOIRE

N° 291
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE
T: 021 692 25 90
F: 021 692 25 91
E: LAUDITOIRE@GMAIL.COM
WWW.LAUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
AUSTIN KULLER, AJDAN RAMADANI, SAMUEL BIGLER, PAULIEN POGGIO, MEGO MIGNON, COLIN NOVER, RAZIYAM JACQUEMET, ELISA BAGNOUD, ALEXA HALTI, GLEB ZAVARSKYI, TAMARA WAWA, MATHIEU GRSEL, ALICE HARI SAVIOZ, VERONICA TCHEREMISSOV, PIERRE DUTRAY, MARINE PELLUSSIER, SARAH PFITZMANN, SIMON ZBINDEN, CHARLÈNE WICKY, ELODIE BLANC, VALENTINE DÜSSER, EVA ROBILLARD, ILIAN GUESMIA, CLÉMENTINE PONCET, XAVIER CURTY, QUENTIN SCHIBLI.

SECRÉTAIRE COMPTABLE
GABRIEL QUINTAS RODRIGUEZ & FATMA BOUAOUAJA

IMPRIMERIE
CENTRE D'IMPRESSION DE BERNE

COMITÉ DE RÉDACTION
RÉDACTION EN CHEF
JESSICA SOUSA
& SIMON ZBINDEN

DOSSIER

ZOE BRUAND

SOCIÉTÉ

SARAH PFITZMANN

FAE

CHIARA GALLÉ

CAMPUS, SPORT & SCIENCES

CHARLÈNE WICKY

CULTURE

EVA ROBILLARD

WEB

MARINE PELLUSSIER

Parler, c'est exister

Vies, luttes et identités

Après une pause hivernale bien méritée, *L'auditoire* revient avec un dossier qui ne manquera pas de vous faire parler ! Pour ce premier numéro du semestre, nous avons choisi de nous pencher sur ce qui nous relie autant que ce qui nous distingue, à savoir les langues et les façons de nous exprimer.

Des langues, des voix

À l'heure où la communication n'a jamais semblé aussi instantanée et à notre portée, paradoxalement, elle en paraît parfois plus complexe. Nous parlons et rédigeons sans cesse, sans vraiment prendre le temps de nous questionner sur les cadres normatifs dans lesquels nos mots s'inscrivent. Nos façons de parler sont loin d'être neutres puisque les langues sont en réalité vivantes et traversées au moins par l'histoire, les rapports de force, les migrations ainsi que des formes de résistances. En effet, les langues portent en elles des symboles, des héritages mais aussi des luttes. De

ce fait, elles évoluent sans cesse, au gré des usages et des générations. Ce que nous considérons aujourd'hui comme une norme intangible n'est souvent qu'une construction récente, appelée à se transformer. Nous pouvons le constater avec les mots qui entrent et sortent des dictionnaires chaque année. Nous construisons, ou inventons, sans cesse des expressions tandis que d'autres tombent en désuétude... rien n'est figé dans le langage parlé, et c'est ce qui en fait toute sa beauté.

La force dans la diversité

Dans nos sociétés du Web 2.0 (ou 3.0? 4.0?), l'uniformisation est parfois présentée comme une nécessité pratique. Pourtant, à vouloir tout harmoniser, nous risquons d'appauvrir ce qui fait notre pluralité. Pour ce dossier, nous avons voulu interroger en particulier la langue française et ses multiples visages. Car même lorsque nous affirmons parler « la même langue »,

un accent pouvait être plus légitime qu'un autre. Or, c'est précisément cette diversité qui fait la richesse d'une langue et d'une communauté.

Parler pour résister

La langue est aussi un terrain de pouvoir. Décider quelle langue est enseignée, laquelle est reconnue officiellement, laquelle est jugée « correcte » ou « professionnelle », n'est jamais anodin. En jetant un coup d'œil à l'histoire, nous comprenons qu'imposer une langue a souvent été un outil de domination, comme c'est le cas avec les langues imposées aux peuples colonisés. À l'inverse, préserver ou revendiquer la sienne peut devenir un acte de résistance, et une manière de se réapproprier son histoire et ses racines. Pourtant, aujourd'hui encore, de nombreuses langues disparaissent et avec elles s'éteignent des visions du monde, des savoirs et des imaginaires, ce qui en fait une perte pour nous tous·tes.

Un patrimoine vivant

À travers ce dossier, nous souhaitons ouvrir un espace de réflexion et rappeler que nos façons de parler disent quelque chose de nous, de nos origines, de nos parcours, de nos appartenances et de notre identité. Derrière chaque accent, chaque mot, chaque tournure de phrase, il y a une histoire. Dans un monde qui semble parfois vouloir lisser les différences, nous faisons le choix inverse : celui de les célébrer. Vive les langues qui se croisent, se répondent, se transforment. Vive les accents qui chantent et les expressions qui surprennent. Car parler, communiquer, s'exprimer, que ce soit par la voix ou par les gestes n'est jamais anodin. C'est affirmer son existence, revendiquer sa place, et participer, à sa manière, à l'écriture du monde et de notre histoire commune. •

Jéssica Sousa

Co-rédactrice en chef de *L'auditoire*

©Elisa Bagnoud



Quel français parlez-vous?

Rencontre: Marie-Hélène Côté

ENTRETIEN • Pourquoi l'accent d'un-e Suisse romand-e se fait remarquer en France? Si le français écrit est relativement uniforme, le français parlé diffère dans sa prononciation. Pour mieux comprendre ce qui façonne ces variétés, L'auditoire a rencontré Marie-Hélène Côté, Professeure de linguistique à l'UNIL.

Merci d'accorder cet entretien à L'auditoire. Quel est votre parcours?

Je suis originaire du Québec et titulaire d'un doctorat en linguistique du Massachusetts Institute of Technology (MIT). En 2016, j'ai été nommée Professeure ordinaire à la Section des sciences du langage et de l'information (Faculté des Lettres). Mes domaines de recherche sont la linguistique et plus précisément l'étude de la composante sonore du langage, que l'on appelle phonétique et phonologique. Ces approches regroupent plusieurs aspects: articulatoires, perceptuels, sociaux et d'autres relevant du système de la langue.

L'étude du français parlé est parfois sous-considérée par rapport à celle de l'écrit, comment l'expliquez-vous?

Le français écrit jouit d'un prestige certain. Lorsqu'un francophone commence l'école, il n'apprend pas à parler sa langue, mais à maîtriser la variété écrite.

On peut compter plus d'une vingtaine de voyelles, selon la variété parlée

Malheureusement, le discours scolaire et social tend à imposer l'idée selon laquelle «bien parler» reviendrait à parler comme on écrit, ce qui est faux. Il y a certes une «norme» de prononciation, mais elle n'est pas aussi figée que la norme syntaxique ou lexicale.

Quel est votre point de départ à la comparaison?

Il existe une description de la prononciation «standard» du français qui sert de référence, mais ce modèle conventionnel – très

«franco-français» – est problématique, car il nous empêche d'analyser chaque variété pour ce qu'elle est. De plus, il n'a pas évolué depuis cinquante ans, contrairement à la langue parlée. Je n'ai pas d'autre choix que de m'y reporter, puisqu'il constitue un savoir commun pour tous-tes les linguistes, mais j'essaie de m'en détacher le plus possible.

Il reste encore du travail pour mieux sensibiliser à la variété du français

Au Québec, la voyelle «a», par exemple dans le mot «chat», peut être prononcée en fin de mot comme la voyelle «o» dans le mot «botte». Pour décrire ce phénomène, on parle d'«arrondissement» ou de «fermeture» de la voyelle, mais une «fermeture» par rapport à quoi? J'essaie d'utiliser d'autres qualificatifs plus neutres, dans ce cas en parlant de «voyelle moyenne postérieure», même si ce n'est pas toujours évident.

De quoi dépendent ces variations de prononciation en français?

Les accents dépendent des contextes sociaux, géographiques, générationnels, ou historiques. La mobilité des populations est aussi un facteur important dans l'évolution des accents. Pour le français, les accents se distinguent surtout sur deux aspects: les voyelles et la prosodie, c'est-à-dire la mélodie, la durée et l'intensité des sons. Le nombre de voyelles, lui, varie en fonction du nombre de catégories vocaliques différentes que l'on fait. Les locuteur-ices sans formation linguistique auront tendance à dire qu'il y a cinq voyelles (voire six, en comptant le «y»), alors que l'on peut compter plus d'une vingtaine de



©UNICOM

voyelles, selon la variété parlée. Ainsi, les français-es québécois-es et romand-es ont davantage de voyelles que le français parisien ou celui du sud de la France. Par exemple, le français romand oppose les sons [e] et [ɛ], comme dans «épée» vs «épais», alors qu'il s'agit d'homophones dans le sud de la France.

Le lexique est la composante de la langue qui varie le plus rapidement

Le nombre de voyelles se chiffre ainsi à une dizaine dans cette région et dépasse la vingtaine en Suisse romande.

Comment explique-t-on ces différences?

Il y a deux facteurs principaux: externes et internes. Les facteurs externes sont les «contacts de langues», comme la cohabitation entre le français et l'allemand à Bienne, par exemple. Dans ce cas, beaucoup de personnes sont bilingues et l'une des langues peut exercer une légère influence sur l'autre. Un second type de contact plus important consiste à avoir une langue au-dessus d'une autre, qui peut aller jusqu'à la remplacer. En Suisse, le français n'est pas une langue historique. Il a remplacé le francoprovençal parlé auparavant dans cette région. Mais la langue d'origine laisse malgré tout des traces, ce qui explique qu'il y a certainement des résidus de francoprovençal dans l'accent suisse romand. Les facteurs internes, eux,

concernent plutôt le système de la langue et sa structure (grammaire).

Quelles sont les caractéristiques principales de l'accent suisse romand?

Le trait le plus intéressant est la distinction entre voyelles brèves et voyelles longues en fin de mot. Par exemple, «il est né» (brève) vs «elle est née» (longue). Seul·es les Belges et les Suisses romand·es soulignent encore cette différence à l'oral. Nous avons fait une étude de comparaison entre des Genevois·es et des Français·es situé·es de l'autre côté de la frontière; le contraste est radical.

On a tort de penser que l'uniformité est le but à atteindre

Je travaille actuellement sur les cantons romands et certaines données nous manquent, comme à Fribourg, où la littérature indique que cette distinction se remarque moins. Outre la durée, on peut relever des variations sur la façon dont les voyelles longues sont réalisées. Dans l'exemple «elle est née», certaines personnes auront tendance à prononcer «elle est née·e». Autrement dit, la voyelle [e] n'a pas le même timbre au début et à la fin; elle commence avec le son «é» et se termine par une sorte de «i». Ce phénomène s'appelle une diphtongue et est très caractéristique du canton de Vaud, de Genève, du Valais, mais ne se trouve pas dans nos données de Neuchâtel. Dans tous les cas, il est donc faux d'affirmer que le français n'a pas de voyelles diphtonguées puisque certaines variétés en possèdent.

Sur quels types de sources vous appuyez-vous dans vos recherches?

Je me base essentiellement sur des enregistrements sonores de la langue, qui soit la plus normale possible. J'enregistre alors des conversations banales, en demandant aux gens de parler de la vie courante, même si le fait d'être sur écoute peut les influencer. Il n'est toutefois pas possible d'enregistrer quelqu'un·e sans son consentement. On enregistre aussi parfois de la lecture ou des listes de mots, afin de tester des phénomènes plus spécifiques. Cela nous permet de comparer la prononciation dans différents styles, car on ne lit pas de la même manière que l'on parle. On peut

aussi étudier les variations de parole d'un seul et même individu dans différents contextes: avec sa famille, des ami·es, des inconnu·es, etc. Ces enregistrements impliquent ensuite un long travail de retranscription. Une heure d'enregistrement équivaut à vingt-cinq heures de travail, mais il est nécessaire de passer par l'écrit. Je co-dirige un projet nommé *Phonologie du français contemporain* (PFC), qui a établi un protocole d'enregistrement. Il implique notamment d'enregistrer une douzaine de personnes d'une même communauté, de sorte à avoir un échantillon. Depuis ces dernières années, cette base de données a permis de récolter une centaine de communautés à travers le monde francophone. Je me suis particulièrement intéressée au Québec, avec plus d'une trentaine d'enquêtes sur place.

Quelle perception la francophonie européenne a-t-elle du français d'outre-Atlantique?

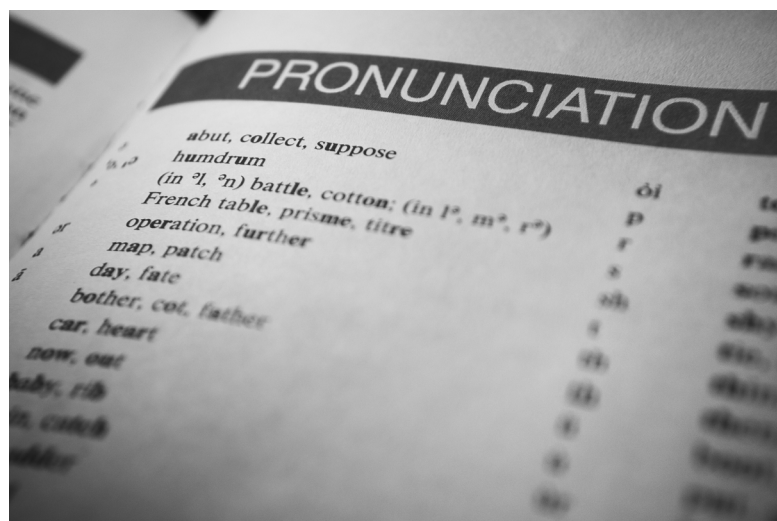
Il y a quelques décennies, je dirais que le français québécois était moqué et déconsidéré, mais c'est en train de changer.

Un·e Québécois·e parle davantage comme Molière qu'un·e Parisien·ne!

Les Québécois·es ont pris de l'assurance et sont moins gên·es de parler leur langue. De plus, la province a acquis un certain intérêt culturel, avec plusieurs chanteur·euses connu·es, le tourisme et la cordialité appréciée de ses habitant·es. Cependant, il reste encore du travail à faire pour mieux sensibiliser à la variété du français parlé et favoriser son acceptation: c'est normal que la langue varie, on a tort de penser que l'uniformité est le but à atteindre.

À quelle fréquence peut-on dire qu'une langue évolue?

Elle évolue tout le temps, à commencer par les mots. Le lexique est la composante de la langue qui varie le plus rapidement, non seulement à l'échelle de la communauté mais aussi à l'échelle d'un individu. Une personne peut facilement acquérir des nouveaux mots, en remplacer d'autres selon les âges de sa vie, etc. En revanche, pour moi, ce qui caractérise une langue, c'est moins son vocabulaire que sa structure. Contrairement au lexique, celle-ci est



plus stable. Toujours est-il que les vitesses d'évolution varient énormément en fonction des facteurs externes, évoqués précédemment. Par exemple, l'islandais a connu une évolution plus lente que d'autres langues scandinaves, en raison de l'isolement de l'île. De la même manière, le français québécois est plus «conservateur», car il a moins été en contact avec d'autres populations que le français de Paris, point de passage au cœur de l'Europe. Toutes proportions gardées, un·e Québécois·e parle davantage comme Molière qu'un·e Parisien·ne moderne!

Dans quels domaines ces travaux sur la prononciation du français sont-ils pertinents?

Ils sont pertinents dans l'enseignement du français comme langue étrangère. Au lieu de se conformer à un français «standard», chaque variété de français pourra être valorisée selon la région où l'élève l'apprend. Citons encore l'orthophonie, voire les sciences criminelles, pour l'identification de voix. On peut voir ces variétés comme plusieurs langues à part entière. Mais je ne considère pas ces applications comme un but en soi: je veux avant tout comprendre le fonctionnement de la langue.

Quel avenir voyez-vous pour l'étude des accents? Dans un monde interconnecté, quelle place reste-t-il pour ces singularités linguistiques?

J'estime que deux tendances s'opposent. Il y a certes un processus de globalisation, mais je pense qu'il y a une volonté de défendre les spécificités qui caractérisent notre identité. Peu de personnes se définissent uniquement comme «être humain», les gens préfèrent souvent mentionner

leurs origines géographiques, aussi anciennes soient-elles.

La langue écrite, c'est un jardin à la française et la langue parlée, c'est la forêt

À mon avis, la situation ne va pas fondamentalement changer, bien qu'il y ait une uniformisation de certains accents francophones. La mobilité est un facteur important en ce sens. Il est toutefois intéressant de relever que lorsque des variétés disparaissent, nous sommes encore plus sensibles à celles qui restent. Enfin, l'oral nous donne des outils que l'écrit ne permet pas, comme tout ce qui relève de l'intonation. La ponctuation peut donner quelques indications, mais ce n'est pas aussi subtil. Pour moi, la langue écrite, c'est comme un jardin à la française et la langue parlée, c'est la forêt. Il serait absurde de vouloir que toute la nature dans le monde devienne un jardin à la française; ce serait la fin de l'humanité. •

Propos recueillis par Justin Müller

Des langues en lutte pour leur survie

LINGUISTIQUE • Plus qu'un simple outil de communication, la langue est le réceptacle d'une identité et d'une mémoire collective. Entre déclin démographique et hégémonie culturelle, de nombreuses voix luttent aujourd'hui pour ne pas s'éteindre.

Lorsqu'une langue s'éteint, ce n'est pas seulement un lexique qui disparaît, mais une vision entière du monde. Selon l'UNESCO, près de la moitié des 7 000 langues parlées sur la planète sont menacées de disparition d'ici la fin du siècle. Ce phénomène, loin d'être une simple fatalité statistique, résulte de pressions politiques, économiques et sociales. En Europe comme en Amérique, la résistance s'organise autour de langues régionales ou minoritaires qui refusent de devenir des pièces de musée.

Le romanche, un héritage suisse sur le fil

En Suisse, le romanche, quatrième langue nationale, illustre parfaitement cette fragilité. Bien que protégé par la Constitution, son usage décline inexorablement. Parlé par environ 60'000 personnes, principalement dans le canton des Grisons, il subit la pression constante de l'allemand. Il y a bien eu une tentative de solidifier le romanche. En 1982, le Rumantsch Grischun, une langue standardisée destinée à unifier les cinq idiomes locaux, est créé. Ce dernier a pour but de faciliter l'usage du romanche dans l'administration et l'enseignement. Le succès reste néanmoins mitigé. De nombreux locuteur·rices restent attaché·es à leur dialecte spécifique, percevant la langue standard comme artificielle.

Près de la moitié des 7 000 langues parlées sont menacées de disparition

Le défi est immense: comment maintenir une langue vivante quand son territoire géographique se réduit et que les jeunes générations migrent vers les centres urbains alémaniques? Pourtant, des initiatives culturelles et médiatiques, portées par la Lia Rumantscha, tentent de maintenir

ce lien séculaire, car perdre le romanche reviendrait à amputer la Suisse d'une partie de son ADN plurilingue.

Le Québec, une forteresse face à l'anglicisation

De l'autre côté de l'Atlantique, le français québécois mène un combat d'une autre nature. Si le français n'est pas en voie de disparition

Du Pays basque à la Wallonie

En Europe, d'autres langues parviennent à inverser la tendance grâce à un militantisme acharné.

Ce phénomène est loin d'être une simple fatalité statistique



immédiate, les récents recensements tirent la sonnette d'alarme. Pour la première fois, la proportion de Québécois·es ayant le français comme langue parlée principalement à la maison est passée sous la barre des 80%, s'établissant à 77,5% en 2021. Le français au Québec est bien plus qu'une langue; c'est le socle d'une résistance culturelle face à l'omniprésence de l'anglais en Amérique du Nord. L'adoption de lois plus strictes, comme la Loi 96, vise à renforcer l'usage du français dans les entreprises et l'administration. Le débat y est souvent passionné, car la langue est intrinsèquement liée à la survie politique de la nation québécoise. Pour beaucoup, le déclin linguistique annonce un affaiblissement de l'identité collective.

Le basque (euskara) et le catalan en sont les exemples les plus frappants. Après avoir été réprimés durant la dictature franquiste, ces langues ont connu une renaissance spectaculaire grâce à des systèmes éducatifs d'immersion et un soutien politique fort. Aujourd'hui, le basque progresse chez les jeunes, prouvant qu'une volonté politique peut contrer le déclin démographique.

La lutte pour la préservation des langues ne relève pas du repli sur soi

Le cas du wallon en Belgique montre une autre forme de résistance: celle de la création. Bien que le français domine largement,

une littérature wallonne continue de vibrer. Des prix littéraires récompensent des auteur·ices qui refusent de voir leur langue maternelle reléguée au rang de simple «patois». Ces écrivain·es transforment un héritage oral en un outil de création contemporaine, prouvant que la modernité n'est pas l'apanage des langues hégémoniques.

Préserver la diversité, un enjeu mondial

La lutte pour la préservation des langues ne relève pas du repli sur soi, mais d'un combat pour la diversité culturelle. Comme le souligne le portail de l'UNESCO, la numérisation des langues et leur introduction dans les outils technologiques (claviers, traducteurs, systèmes vocaux) sont essentielles pour leur survie au XXI^e siècle. La disparition d'une langue est un appauvrissement pour l'humanité entière.

La disparition d'une langue est un appauvrissement pour l'humanité

Elle emporte avec elle des savoirs traditionnels, des nuances poétiques et une histoire qu'aucune traduction ne peut totalement restituer. Préserver le romanche, le basque ou le français québécois, c'est garantir que le monde de demain ne parlera pas d'une seule et unique voix, mais restera une symphonie de cultures singulières et résilientes. •

Aulan Ramadani

L'impérialisme linguistique

ANALYSE • À l'heure actuelle, de plus en plus de personnes issues de pays anciennement colonisés abandonnent la langue de l'ancien colonisateur ou apprennent les langues indigènes. Comprendre ce choix, c'est comprendre les politiques de domination.

Pour appréhender l'impérialisme linguistique, il faut savoir qu'une langue n'est pas seulement un moyen de communication mais aussi l'expression d'une culture. «Les langues représentent des milliers d'expériences naturelles: des façons de voir, de comprendre et de vivre qui devraient faire partie intégrante de toute réflexion sérieuse sur ce que signifie être humain», écrit Ross Perlin, codirecteur de l'organisation à but non lucratif *Endangered Language Alliance*, dans son ouvrage *Language City* (2024). Chaque langue a des mots et des expressions qui lui sont propres. Par exemple, prenons le mot portugais «saudade», qui signifie une forme complexe de nostalgie, de manque et de mélancolie. Ce sentiment ne peut être compris sans connaître l'histoire lusitanienne faite de navigation et d'émigration. Il est ressenti par les marins partis sur les mers ou ceux-celles parti-es travailler à l'étranger.

Détruire pour dominer

Ainsi, une manière de contrôler un peuple est de détruire sa langue pour effacer sa culture. L'Irlande, en tant que laboratoire colonial de l'Angleterre puis du Royaume-Uni, en est une triste illustration. En 1366 sont promulgués les statuts de Kilkenny qui renforcent l'utilisation de la langue anglaise et criminalise la pratique du gaélique irlandais.

Une langue n'est pas juste un moyen de communication mais aussi l'expression d'une culture

Parler irlandais conduisait à la confiscation des terres. Ces statuts ont été justifiés par Edmund Spenser, poète et colon anglais, qui écrit que la langue et les systèmes de nomination sont les meilleurs moyens d'effacer la mémoire irlandaise. La grande famine a aussi joué un rôle en vidant les campagnes, repoussant le gaélique dans les confins de l'ouest. Les

politiques coloniales au sujet de la langue étaient d'affaiblir la résistance et créer une élite autochtone loyale qui servirait d'intermédiaire entre les dominant-es et les dominé-es. Nous pouvons remarquer que nombre de

progrès. Un lègue de l'époque coloniale qui s'explique aussi par l'utilisation de ces langues comme *lingua franca*, langue auxiliaire pour les relations, dans plusieurs régions du continent.



leaders des indépendances africaines avaient étudié dans les écoles des missionnaires et ont gardé des liens importants avec l'ancien colonisateur. Léopold Sédar Senghor, le premier président du Sénégal, a d'abord été député en France, a été membre de l'Académie française et a vécu ses vieux jours dans ce pays. Il est aussi connu comme une figure importante de la négritude, mouvement littéraire et politique francophone qui revendique l'identité et la culture noire, avec le Martiniquais Aimé Césaire. Les élites africaines parlent majoritairement les langues des anciens colonisateurs, considérant les langues indigènes comme des obstacles au

Renouveau amer

Pratiquer sa langue au lieu de celle du dominant a toujours été un acte contestataire et identitaire. En 1893 fut créée la ligue gaélique dans le but de promouvoir et de sauver la langue gaélique alors que l'île était toujours sous le joug britannique. Elle avait aussi comme objectif de démontrer que l'Irlande était un pays différent avec une culture propre. Le grand écrivain kenyan Ngũgĩ wa Thiong'o, qui avait commencé à écrire en anglais, passa en Kikuyu, sa langue maternelle. Il explique sa démarche comme le moyen de décoloniser l'esprit. À l'indépendance, les langues autochtones sont utilisées pour la

construction de l'identité nationale. Cependant, une langue peut ensuite imposer sa domination sur les autres. L'Algérie promulgue une importante politique d'arabisation, seule langue officielle, au détriment du tamazight. L'utilisation des langues indigènes en littérature peut être compliquée si la langue a trop peu de locuteur-ices et si on manque de structures pour l'édition.

Contrôler un peuple en détruisant sa langue pour effacer sa culture

En Irlande, les cours de gaélique restent trop scolaires et manquent de pratique pour une vraie renaissance de la langue. Cela explique l'engouement des jeunes pour le groupe de rap de *Belfast Kneecap*, qui a dynamisé le gaélique en narrant dans leurs chansons la vie dans les quartiers populaires de la capitale de l'Irlande du Nord. Il faut voir dans leurs démenés avec la justice britannique, autre que leur position antisioniste, un groupe qui dérange: en revendiquant une identité irlandaise forte à travers la langue, ils remettent en cause l'existence du territoire d'Irlande du Nord. Ce territoire avait été créé à l'indépendance irlandaise pour les colons qui voulaient rester dans le giron britannique; paradoxalement ceux-celles-ci deviennent une minorité et plus la majorité. L'impérialisme linguistique existe toujours: les territoires ukrainiens occupés par l'armée russe subissent une agressive politique de russification. La plus sinistre illustration est l'enlèvement de milliers d'enfants envoyé-es en Russie pour leur faire perdre leur culture. Une politique qui rappelle les terribles pensionnats indiens d'Amérique du Nord, dont la maxime d'un des fondateurs, Richard Henry Pratt, était «tuer l'indien et sauver l'homme». •

Samuel Bigler

La glottophobie, késako?

DISCRIMINATION • Provenant du grec «glotto», la glottophobie signifie littéralement la phobie de la langue. Mais que cela veut-il exactement dire et sous quelles formes la retrouve-t-on dans nos sociétés actuelles? Éclairage sur ce phénomène sociologique.

Selon plusieurs dictionnaires, la glottophobie est «une discrimination basée sur certains traits linguistiques, notamment sur les accents ou sur l'emploi d'une langue considérée comme inférieure.» Créé par le sociologue Philippe Blanchet, ce terme reflète une ségrégation polymorphe qui peut être caractérisée par le mépris, la haine, l'agression ou encore le rejet de personnes par rapport à leur utilisation d'une langue. Ainsi, prononcer intentionnellement un prénom étranger de manière incorrecte ou sous-titrer un-e locuteur-ice étranger-ère qui s'exprime pourtant clairement dans la langue peuvent être des exemples fréquents de glottophobie.

Un débat pas si contemporain
En réalité, cette idée n'est pas

nouvelle. On retrouve déjà certaines erreurs en Grèce antique, commises par des philosophes grecs comme Platon ou Aristote. De leur temps, ces «linguistes» ont cherché à décrire les langues avec des règles logico-mathématiques, alors que les langues ont en réalité une organisation plutôt chaotique, complexe et sociologique. De plus, ces grammairien-nes ont appliqué les règles de leur langue maternelle, le grec, pour décrire d'autres dialectes. Par la suite, ces erreurs ont été reprises par les dialectologues qui ont suivi, et le schéma a perduré jusqu'à nos jours. Mais concrètement, comment s'applique la glottophobie au quotidien? La manière d'utiliser une langue peut traduire l'appartenance à une communauté ou à une certaine classe

sociale. Dans une recherche d'emploi, il est possible d'avoir déjà été éconduit à cause d'un certain accent. Pourtant, en Suisse, la discrimination ou l'incitation à la haine est punie de trois ans d'emprisonnement maximum ou d'une peine pécuniaire.

Une normalisation

En nos temps, la tendance consiste fréquemment à s'aligner sur une certaine norme afin d'être plus conforme à ce que devrait être une langue. Certaines personnes peuvent même s'aligner en fonction de leur interlocuteur-ice pour leur accent. Mais au fond, comment définit-on une norme? Selon la majorité? Sur les 312 millions de personnes francophones sur la planète, 115 millions vivent en Afrique. Pourtant la référence implicite

reste souvent le français hexagonal. En réalité, il s'agit avant tout d'un biais cognitif, sonnant différemment selon la manière dont on apprend à parler. Cependant, la diversité des accents ne constitue-t-elle pas toute la richesse d'une langue? En 1762, Jean-Jacques Rousseau écrit: «L'accent est l'âme du discours. Il lui donne à la fois le sentiment et la vérité.» Les accents permettent de reconstituer l'histoire des différentes populations qui ont parlé une langue. Et après tout, que serait un monde uniforme, sans de nombreuses manières de s'exprimer, et sans diversité? Il serait sans doute très gris. •

Pauline Péquignot

Quand les gestes parlent

LANGUE DES SIGNES • Longtemps sous-estimée, la langue des signes se fait désormais connaître à travers le monde. Au-delà de l'aspect communicationnel, elle s'inscrit aussi dans un enjeu culturel pour la communauté sourde et malentendante.

Le saviez-vous? Le langage des Signes est aussi ancien que les êtres humains. La locution par gestuelle a en effet toujours été employée par les individus et s'est développée au fil des siècles jusqu'à nos sociétés modernes. Pourtant, ce n'est qu'à partir des années 1960 qu'elle s'institutionnalise dans l'éducation des enfants sourd-es. Si sa légitimation a pris du temps à s'imposer, c'est que certains préjugés persistent par rapport à ce langage. Dans un premier temps, il est déjà erroné de parler de langue des signes au singulier. Celle-ci diffère en fonction des langues et même des régions. Les divers cantons de la Suisse romande n'ont ainsi pas la même manière de représenter les mots visuellement. De plus, cette famille de langage a souvent été perçue comme exclusive aux personnes sourdes et malentendantes. Bien qu'elle y soit destinée, un certain intérêt pour son apprentissage se développe chez des personnes externes à la

communauté. «C'est devenu un peu tendance», estime Sylvia Goetze Wake, directrice du Centre de Langues de l'UNIL. «Je pense que c'est lié à cette nouvelle génération, qui est plus ouverte aux questions de diversité et d'inclusion», ajoute-t-elle.



S'exprimer pour tous-tes

Sur le campus, il sera bientôt possible de suivre des cours de langue des signes française. Faisant suite à un projet pilote lancé fin 2024, le Centre de Langues va mettre en place un cours annuel à partir du semestre d'automne

2026. Ce cours s'adressera aux débutant-es et sera rendu accessible à l'ensemble des membres de l'Université de Lausanne, sous réserve de places disponibles. Pour la directrice du Centre de Langues, cette nouveauté s'inscrit avant tout dans une démarche inclusive au sein de la communauté universitaire. «Tout est né d'une collaboratrice sourde de l'UNIL qui voulait sensibiliser ses collègues au sujet de la langue des signes. J'ai alors eu l'occasion de participer à une petite initiation. Suite à cela, un dialogue s'est installé avec nos collègues du Bureau de l'égalité et c'est de là que le projet a été lancé». En collaboration avec l'association S5, le cours a pour but de contribuer à l'égalité des chances au sein de l'institution.

Une identité légitime

Si les langues des signes apparaissent comme des vecteurs de parole, leur importance réside surtout dans leur

caractère intégrateur sur le plan culturel. Au-delà d'un simple outil d'assistance, elles constituent une façon de communiquer à part entière, avec une grammaire et une syntaxe qui leur sont propres. Selon Sylvia Goetze Wake, cette dimension culturelle peut rentrer dans le cadre de l'enseignement de la langue: «c'est une thématique propre qui mérite d'être évoquée, comme pour les autres langues. Rien que le fait de savoir qu'il y a des différences régionales, c'est un élément qui est à la fois fascinant et logique». Petit à petit, les langues des signes se créent une place parmi les autres. Leur enseignement au sein de l'UNIL en est un signe et cela ne peut qu'être bénéfique au développement de leur reconnaissance. •

Diego Mignogna

Les langues construites

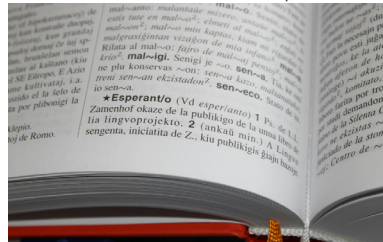
LINGUISTIQUE • De l'espéranto au volapük, du quenya au klingon, les langues construites oscillent entre idéal politique, exigence artistique et usages bien réels. On les apprend pour se comprendre, explorer la fiction ou rejoindre une communauté.

Une langue construite naît d'un projet, pas d'une lente évolution. Ses créateur·ices ne se contentent pas d'inventer des mots: ils et elles choisissent des sons, posent une grammaire, et parfois une écriture. Le défi consiste à rester crédible tout en produisant une étrangeté qui «fait monde». Le *World Atlas of Language Structures* rappelle que nos réflexes (ordre des mots, accords, sons) ne sont pas universels.

Parler sans drapeau

Les langues auxiliaires cherchent une communication internationale plus équitable. Historiquement, le volapük a ouvert la voie à la fin du XIXe siècle, avant que l'espéranto, imaginé par L. L. Zamenhof, ne s'impose comme le projet le plus durable, notamment

grâce à ses locuteur·ices et à l'Association mondiale d'espéranto.



D'autres tentatives suivront, comme l'interlingua, qui misera sur la transparence pour être comprise rapidement. Cette ambition «neutre» n'a pourtant pas toujours rassuré. Au XXe siècle, Hitler détestait l'espéranto, Zamenhof étant juif; Staline l'a ensuite réprimé en le qualifiant de «langue d'espions». Pourtant, la langue a survécu, portée par ses réseaux. Signe de

cette visibilité tardive: depuis 1994, un salut en espéranto figure dans les vœux multilingues d'Urbi et Orbi. Une langue pratique peut donc devenir, malgré elle, un symbole politique.

Quand la fiction devient usage

Les langues artistiques nourrissent l'imaginaire. Tolkien a façonné l'elfique (quenya, sindarin) et a écrit pour donner une histoire à ses sons. Dans les séries et au cinéma, des linguistes inventent aussi des langues sur commande, comme le klingon, le na'vi ou le haut valyrien, faites pour refléter les valeurs des peuples fictifs. Le public s'en empare: cours en ligne, Duolingo, conventions, et publications du *Klingon Language Institute*, qui a notamment soutenu des traductions en klingon, y compris

de pièces de Shakespeare. Dans les années 1990, Armond Speers a tenté de parler klingon à son enfant, mais a buté sur le vocabulaire du quotidien.

Les langues artistiques nourrissent l'imaginaire

On s'y met par curiosité, par plaisir créatif, pour la gymnastique mentale ou pour l'identité partagée d'un groupe mais une langue cesse d'être «imaginaire» dès lors qu'elle sert réellement à communiquer. •

Colin Noverraz

T'as dit quoi?!

DICTIONNAIRE • Alors que de nouveaux mots décrivant notre réalité contemporaine rejoignent chaque année les dictionnaires, d'autres sont toujours délaissés à cause de leur statut social. Plongée sur ces oubliés de la langue.

Qu'on le veuille ou non, la langue française évolue constamment, laissant certaines personnes plongées dans l'incompréhension. Le langage urbain se popularise toujours plus, et les différents dictionnaires français peinent parfois à suivre cette évolution.

Le dictionnaire, ne semble vouloir miser que sur des usages intemporels

Le vocabulaire de la «rue» se retrouve donc sous-représenté, alors qu'il fait partie intégrante du quotidien de beaucoup de jeunes. «Hchouma» (honte), «hagra» (humilier) ou encore «bicrave» (vendre) se retrouvent par exemple mis sur la touche, tandis qu'ils représentent un véritable

marquage identitaire. Depuis les années 1980 déjà, le verlan (qui consiste à inverser l'ordre des syllabes d'un mot), marque une recherche constante à se réapproprier la langue française. Mais pourquoi l'Académie française reste-t-elle aussi réticente à l'idée d'intégrer ce vocabulaire à son patrimoine? Alors que pour certain·es, ces changements incarnent un élan d'évolution, pour d'autres, il s'agit d'un véritable appauvrissement de la langue. Le dictionnaire, qui sacralise et rend légitime tout ce qu'il contient, ne semble vouloir miser que sur des usages intemporels.

Une société de progrès

Les dictionnaires sont tout de même contraints de s'agrandir chaque année, car les temps changent et nécessitent de nouveaux termes techniques pour parler de situations inédites. Les mots qui l'ont intégrés



ces dernières années démontrent parfaitement ce besoin. On y trouve notamment un large champ lexical du climat et de l'environnement: «climaticide» (destruction du climat), «éco-concevoir» (produire en réduisant l'impact sur l'environnement), etc. Nous remarquons aussi un éveil de la société sur de nombreux sujets avec par exemple le «décolonialisme» (critique des effets de la colonisation), «sapiosexuel» (personne attirée par

l'intelligence d'autrui) ou «masculinisme», la défense des «hommes menacés» et les modes y sont retranscrites avec des termes comme «flow» (style), «tiktokeur» (créateur de contenu sur l'application TikTok) ou encore «femtech», en référence aux technologies dédiées à la santé des femmes. La

liste est encore longue, mais tout cela prouve que le français est une langue riche et vivante, qui croît en permanence et suscite les débats les plus animés. La légitimité des différents dictionnaires est cependant remise toujours plus en question, ce qui sépare un peu plus encore l'argot du français littéraire. •

Lyam Jacquemettaz

Une génération sous pression

CONFÉRENCE • Le 30 janvier dernier, à l'occasion de la clôture de l'exposition *Gen Z* de Photo Elysée à Lausanne, la journaliste Salomé Saqué, autrice de *Sois jeune et tais-toi* (2023) et *Résister* (2024), était invitée à parler des nombreux défis auxquels les jeunes font face au XXI^e siècle. L'auditoire était présent pour couvrir la conférence.

Plus d'une heure avant que la conférence ne commence, une multitude de personnes, jeunes et plus âgées, s'empressait déjà d'aller réserver un siège dans le hall du musée. Agglutiné entre les escaliers, l'entrée du musée et sa librairie, le public a réservé à la journaliste un accueil à la hauteur de son aura médiatique.

Concernant l'avenir, il est difficile pour les jeunes d'avoir la tête légère

Ces dernières années, Salomé Saqué, directrice du pôle économique du média indépendant *Blast*, s'est imposée parmi les personnalités françaises les plus influentes de sa génération. En 2023, elle publie *Sois jeune et tais-toi*, une enquête sur la situation des jeunes en France, basée sur des données statistiques et des témoignages qu'elle a elle-même récoltés. Un essai qui tord le cou à bon nombre de critiques infondées, et pourtant bien ancrées, sur les jeunes d'aujourd'hui, comme le fait qu'ils-elles seraient «fainéant-es», «abruti-es» ou encore «narcissiques».

Quelle(s) jeunesse(s)?

Dans la lignée de Pierre Bourdieu, Salomé Saqué insiste sur l'écueil que constitue le fait de parler de «la jeunesse», au singulier. Cette population est hétérogène et ne peut être mise tout entière dans un même sac; c'est pourquoi il faudrait plutôt parler «des jeunes». Alors que l'INSEE qualifie de «jeunes» les personnes âgées de 18 à 29 ans, la journaliste de 30 ans s'inclut volontiers dans celles et ceux qui constituent aujourd'hui la *Gen Z*. Ce n'est donc pas un hasard si Photo Elysée a choisi sa plume pour préfacier le catalogue de l'exposition, constituée de photographies de jeunes artistes à travers le monde, luttant pour faire entendre leur voix sur diverses thématiques comme les identités de genre ou plus globalement l'intersectionnalité.

Un manque de perspectives

Si Rimbaud écrivait «On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans», Salomé Saqué a montré lors de la



conférence, chiffres à l'appui, qu'il est aujourd'hui difficile pour les jeunes d'avoir la tête légère, notamment en ce qui concerne leur avenir. Cette inquiétude s'inscrit dans un contexte de dégradation profonde du marché de l'emploi: à leur entrée dans la vie professionnelle, les jeunes sont les plus à même de se retrouver dans des conditions de travail précaires, violentes et sans garantie d'une protection sociale minimale.

Il faut cesser de mépriser les jeunes et les inciter au dialogue

Ce n'était pas le cas dans les années 1960 en Occident, dans une période caractérisée par les «4P»: Paix, Prospérité, Plein-emploi et Progrès. Le fait de rencontrer des difficultés professionnelles ainsi qu'immobilières – il est beaucoup plus difficile de se loger aujourd'hui que dans les décennies précédentes – donne peu de perspectives réjouissantes à la jeune génération. Cette vision pessimiste du futur s'appuie sur des réalités matérielles plus que sur un ressenti personnel.

Le cumul des crises

Aux circonstances économiques préoccupantes s'ajoutent les crises environnementales et démocratiques. La journaliste souligne un point alarmant: «Selon la prestigieuse revue scientifique *The Lancet* en 2021, la moitié des jeunes à travers le monde serait d'accord avec

l'affirmation suivante: 'L'humanité est condamnée'» et vivrait avec cette idée au quotidien. Salomé Saqué ajoute que l'«éco-anxiété» dont souffre un-e jeune sur deux est «une réaction lucide face à quelque chose d'objectivement terrifiant». Sa solution: une écoute plus attentive des jeunes à ce sujet, entre autres de ceux-celles qui réclament davantage de prise en charge politique sur cette question. Selon les témoignages recueillis



par la journaliste, ce n'est pas le réchauffement climatique en tant que tel qui terrifie les jeunes mais plutôt l'inaction politique et les démarches destructrices de l'environnement, menées aujourd'hui par de nombreux gouvernements. Le recul démocratique est lui aussi un élément clé pour comprendre la santé mentale dégradée de la jeune génération. Pour la première fois depuis vingt ans, le monde compte plus d'autocraties que de démocraties. Salomé

Saqué et bon nombre de chercheur-euses s'accordent autour du fait que nous sommes en train de vivre une «basculade fasciste». Comme rappelé par la journaliste, la santé mentale n'évolue pas en vase clos mais est imprégnée du contexte, notamment politique, dans lequel nous vivons.

Les jeunes sont les plus exposés à des conditions de travail précaires

Ceci expliquerait alors sa détérioration chez les jeunes d'aujourd'hui.

La puissance du dialogue

Tout au long de la conférence, la journaliste insiste: «Il ne s'agit pas de blâmer les anciennes générations mais de faire prendre conscience de cette inégalité». Selon elle, il faut tout d'abord cesser de mépriser les jeunes et, au contraire, les inciter au dialogue. Elle souligne l'importance d'avoir des échanges intergénérationnels pour parvenir à «faire société», même si les avis divergent. Dialoguer de manière diplomatique est rendu particulièrement difficile à l'ère de la «post-vérité», où les systèmes de vérification d'informations sont mis à mal et où les opinions se mêlent aux faits établis. Au niveau individuel, la journaliste émet finalement deux recommandations pour faire face à l'offensive démocratique menée par de nombreux-ses dirigeant-es autour du globe. Il s'agit de s'informer le mieux possible grâce à des médias divers et variés et entretenir la culture du débat, en particulier avec ses proches. Nous avons donc toutes et tous une responsabilité citoyenne quant au fait de parler politique dans nos cercles d'appartenance, d'autant plus que le lien affectif peut jouer une vraie différence dans la formation des opinions. Elle conclut sur ces mots: «Peut-être que je suis naïve, mais je suis profondément convaincue que de faire cet effort-là peut vraiment changer les choses». Une belle leçon pour passer à l'action! •

Léontine Julliard

La guerre contre elles

VIOLENCES • Des conflits en Afrique à ceux au Moyen-Orient, les violences faites aux femmes suivent les guerres comme une ombre. Viols, humiliations, contrôle du corps: ces crimes ne sont pas des «dérives», mais des stratégies de domination qui visent à terroriser des populations entières.

676 millions. C'est le nombre de femmes vivant à proximité immédiate d'un conflit armé. Jamais, depuis les années 1990, elles n'ont été aussi nombreuses à être exposées à la guerre. Derrière ces chiffres se cache pourtant une réalité brutale: lorsque les violences éclatent, le droit des femmes est souvent le premier à s'effondrer.

Des violences longtemps invisibilisées

Ces violences ne sont pas nouvelles. Les femmes ont toujours été prises pour cibles dans les conflits armés, mais leurs souffrances ont longtemps été reléguées au second plan de l'histoire.

Les récits de guerre parlent rarement des femmes violées ou humiliées

Les récits officiels de guerre comptabilisent les morts, les batailles, les victoires et les défaites, mais ils parlent rarement des femmes qui ont survécu aux viols, aux humiliations et aux tortures. La fin de la Seconde Guerre mondiale se voit pourtant particulièrement touchée, avec des milliers de femmes allemandes violées lors de l'avancée de l'Armée rouge en Europe de l'Est. Cette humiliation des corps féminins a un but: celui d'une vengeance collective. Aujourd'hui, les réseaux sociaux changent la donne. Vidéos, témoignages et images circulent en temps réel, brisant le silence imposé depuis des générations. En prenant la parole et en documentant ce qu'elles ont vécu, les survivantes refusent que ces crimes soient effacés. Cette visibilité nouvelle nous force à regarder en face une réalité longtemps niée, car la guerre ne s'arrête pas aux champs de bataille, mais elle se prolonge dans les corps et dans les vies de celles qui doivent apprendre à survivre après l'horreur.

Humilier pour régner

Mais rappelons-le, dans presque tous les conflits contemporains, les femmes et les filles sont les premières cibles de

violence. République démocratique du Congo, Éthiopie, Ukraine, etc, les récits se ressemblent tragiquement. En passant par les violences sexuelles, les mariages forcés, ou encore les mutilations, ces excès individuels ne relèvent pas du hasard, mais constituent de véritables stratégies martiales pour les hommes. Ces pratiques s'inscrivent dans une culture patriarcale où le corps féminin est associé à l'honneur familial, un outil de contrôle social visant à

rassemblements féministes ont vu des femmes se tresser les cheveux mutuellement et surtout publiquement. Un geste intime devenu acte politique.

Soutenir, soigner, témoigner

Face à ces actes systématiques, des ONG locales et internationales accompagnent les survivantes de violences sexuelles et sexistes en zone de guerre, leur apportant soins médicaux, soutien psychologique et aide juridique.



réduire les femmes au silence et à renforcer la domination masculine. Si cette violence genrée en dit long sur les rapports de pouvoir du système patriarcal de bien nombre de pays, elle sert avant tout à comprendre la manière dont les sociétés traitent le corps féminin en usant de la terreur pour mieux dominer.

La tresse, symbole de résistance

Ces derniers mois, un symbole discret mais puissant a émergé au cœur des mobilisations féminines: la tresse. Tout est parti d'une vidéo insoutenable montrant un soldat syrien exhibant la tresse coupée d'une combattante kurde tuée, comme un trophée de guerre. Il ne s'agissait pas seulement d'un meurtre, mais d'une humiliation post-mortem, car en tenant la tresse de la femme qu'il venait d'assassiner, l'homme cherchait à afficher une domination totale. Le geste avait valeur de message: marquer la conquête, inscrire la victoire dans la chair même de la femme. Pourtant, la réponse des femmes ne s'est pas fait attendre. À Paris ou encore à Diyarbakir, des

Au Soudan ou en Syrie par exemple, des organisations comme Médecins Sans Frontières (MSF) prennent en charge les survivantes de violences sexuelles dans des contextes où les structures de santé sont détruites. Documenter ces crimes devient alors essentiel.

L'humiliation des corps féminins a pour but la vengeance collective

C'est précisément ce que font des ONG comme Amnesty International, qui enquête et recueille des témoignages, publiant des rapports pour que ces violences ne disparaissent pas des récits officiels de guerre. Là où les États imposent le silence et invisibilisent ces femmes, certaines organisations deviennent alors des espaces de réparation, de mémoire et de résistance. •

Albina Haliti

Chronique polémique

Le retour de la SA

Les méthodes de l'ICE sous Trump rappellent les forces répressives allemandes des années 30.

Lors de sa campagne présidentielle, Donald Trump a promis de déporter 20 millions d'immigré-es en situation irrégulière. Après sa réélection, le Service de l'immigration et des douanes (ICE) est rapidement devenu l'agence fédérale la plus financée de l'histoire des États-Unis. Aujourd'hui, l'ICE est souvent comparée à la Gestapo pour ses méthodes, mais il serait plus approprié de la comparer à la *Sturmabteilung* (SA). La SA, dont les membres étaient connus sous le nom des «chemises brunes», était une force paramilitaire combative, apparue dans la République de Weimar dès 1924, qui a joué un grand rôle dans la montée au pouvoir du parti nazi (NSDAP). La SA avait un objectif clair: assurer la sécurité du parti nazi. Mais, comme dans le cas de l'ICE, les nazis utilisaient la SA comme un instrument pour faire régner la terreur. Les «chemises brunes» persécutaient les opposant-es politiques et provoquaient des émeutes dans les rues. Une fois au pouvoir, Hitler a transformé la SA en police auxiliaire et lui a donné le pouvoir d'arrêter sans mandat et de torturer des personnes pour des motifs politiques ou «raciaux». L'ICE est également bien connue pour ses abus: arrestations sans mandat, tortures, voire meurtres. Hitler considérait la SA comme son armée personnelle, et on peut supposer qu'un lien similaire existe entre l'ICE et Trump. Une autre similitude entre l'ICE et les nazis se lit sur le plan idéologique. En effet, l'ICE recourt à des slogans suprémacistes blancs sur les réseaux sociaux pour recruter de nouveaux membres. Il existe toutefois une différence importante. Lorsque Hitler est arrivé au pouvoir, les mouvements de résistance n'étaient pas massivement présents dans les rues, mais agissaient davantage dans la clandestinité. Aux États-Unis, malgré la terreur de l'ICE, certain-es Américain-es continuent de manifester dans les rues de Minneapolis et ont parfois un impact réel sur le terrain. Une question demeure: la démocratie américaine, bientôt âgée de 250 ans, survivra-t-elle au second mandat de Trump, ou assiste-t-on à un scénario qui fait dangereusement penser à la fin de la République de Weimar? •

Gleb Zayarskiy

Algorithmes du désir

DATING • À mesure que les applications de rencontres s'imposent comme médiatrices de nos désirs, une question persiste: vivons-nous une émancipation affective ou une nouvelle forme d'aliénation capitaliste? *Swiper*, est-ce consommer l'autre ou se réinventer hors des cadres dominants?

Si la chercheuse Marie Bergström rappelle que les technologies ont toujours accompagné les pratiques amoureuses - du Minitel à MySpace - elle souligne néanmoins la nouveauté dans le fait «d'utiliser un service spécialisé» menant à «une forme d'accélération des rencontres», illustrant une logique de consommation souvent critiquée. Les nouveaux modèles relationnels et technologiques nous permettent-ils réellement de nous délier d'une société capitaliste dans nos pratiques affectives?

Les applications de rencontre: libération ou consommation?

La fonction de *swipe* notoire de ces applications permet une sorte de procession de ses prétendant-es sous la forme de photographies plus ou moins avantageuses.

Inverser les rôles «ce n'est pas subvertir le système, c'est faire avec»

Cette classification, entre les *swipes* à droite et les *swipes* à gauche, entre les accepté-es et les rejeté-es, reflète l'habitude de surconsommation capitaliste. Les utilisateur-ices pourraient donc choisir leurs dates comme des œufs au supermarché, et consommer leurs relations comme des biens et services.

Les femmes d'abord, un féminisme en surface?

Bumble, créé par la cofondatrice de Tinder, vante les avantages d'une application où les femmes peuvent écrire à leurs prétendants masculins en premier.

Les *swipes* reflètent l'habitude de surconsommation capitaliste

Un tel système permettrait de rééquilibrer la balance du *dating* et d'autonomiser les femmes. Leurs panneaux publicitaires sont ornés d'inscriptions

telles que «la galanterie n'est pas morte, elle est juste devenue égalitaire». Bumble, se distinguant de Tinder souvent associé à une forte misogynie et axé sur des relations superficielles, n'échappe pas à ces violences.

Les apps représentent une forme d'émancipation pour certain-es

Comme le souligne Marie Bergström, inverser les rôles ne constitue pas un changement structurel: «ce n'est pas subvertir le système, c'est faire avec.»

Désir queer et marché numérique

Les applications de rencontres peuvent cependant représenter une forme d'émancipation pour certaines personnes, notamment les personnes LGBTQ+. Les relations queer sont confrontées à des violences homophobes et à un cadre légal longtemps

citoyen-nes comme l'homme posséderait sa femme. Le polyamour se dessinerait alors comme un rempart anti-capitaliste et anti-hétéronormatif. On remarque par conséquent que les pratiques de non-exclusivité sont plus fréquentes chez les personnes queer. Emily Rizzo, professeure de psychologie clinique, explique ce phénomène: «Le fait de devoir passer par le processus d'identification au sein de notre communauté [LGBTQIA]... vous amène à faire beaucoup de travail intérieur... comme nous nous sommes déjà éloigné-es du monde cisgenre et hétérosexuel, il y a plus de possibilités d'être ouvert-e.»

Grindr: l'illusion d'une safe place

Le journaliste Thibault Lambert souligne toutefois les limites de ces applications. Grindr impose un culte du corps mince et musclé et expose les personnes séropositives à de nombreuses violences. Si l'application donne une illusion de liberté, selon l'auteur, elle assujettit ses utilisateur-ices à des normes oppressives et à une surconsommation des relations, conduisant souvent à «retomber dans les mêmes schémas». Souvent présentées par ses fondateur-ices comme un havre de paix numérique, nombreux-ses sont les utilisateur-ices victimes de scams - des faux profils orchestrant des agressions homophobes au sein des prétendues *safe places*.

Grindr donne une illusion de liberté mais impose un culte du corps

Entre promesse d'émancipation et machine à *swiper*, les applications de rencontre jouent sur trois tableaux - algorithmes, marchandisation de l'intime et standardisation des corps compris. À nous de décider si elles deviendront un outil de liberté ou une simple illusion bien emballée. •

Tamara Wanja

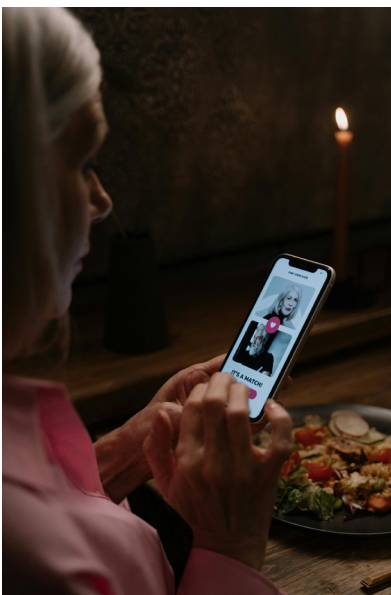
Patriarcat débunké!

Souffrances masculines?

«Et la souffrance des hommes, alors?» Un argument qui pointe le féminisme du doigt.

«Crise de la masculinité», souffrances ou charge mentale propre aux hommes, voilà des arguments de plus en plus présents dans les discours masculinistes pour «répondre aux féministes». Certains maux sociaux semblent en effet plus répandus chez les hommes. L'OMS indiquait en 2021 un taux de suicide deux fois plus élevé chez ces derniers. Ils sont également plus souvent impliqués dans des accidents liés à des comportements «à risque». Enfin, un certain nombre d'hommes se plaignent des souffrances psychologiques causées par la difficulté à concilier performance du genre masculin et déconstruction des normes viriles «imposée» par le féminisme. Ce mal-être masculin n'est toutefois pas causé par le féminisme comme certains le prétendent. Les souffrances psychologiques dont se plaignent ces hommes semblent en réalité émaner des normes patriarcales. Des études démontrent que les comportements «à risque» des hommes seraient liés à un besoin de prouver leur masculinité. Quant au taux de suicide, s'il y a plus de cas chez les hommes, le nombre de tentatives tend à être supérieur chez les femmes. Cette différence s'expliquerait par les normes genrées, qui impactent la manière de rechercher de l'aide et les méthodes utilisées pour mettre fin à ses jours. La survivibilisation des souffrances masculines risque cependant d'invisibiliser celles des femmes. Le politologue Francis Dupuis-Déri problématise les discours de la «crise de la masculinité», qui amèneraient à penser les hommes, plutôt que les femmes, comme victimes du système patriarcal. Rappelons les faits: selon l'OMS et l'ONU, en 2025, près d'une femme sur trois dans le monde était victime de violences conjugales ou sexuelles au cours de sa vie, et en 2021 les féminicides représentaient la majorité des meurtres de femmes. Si le patriarcat peut donc aussi être étouffant pour les hommes, il convient de ne pas oublier que sous son règne, les hommes restent privilégiés et les femmes sont les premières à subir la violence du système et de ces derniers. •

Mathilde Grisel



défavorable, le *mariage pour tous* n'étant entré en vigueur en Suisse qu'en juillet 2022. Le philosophe Friedrich Engels établissait déjà un lien entre monogamie et capitalisme. Selon lui, la monogamie est le miroir d'un État restrictif, fondé sur la propriété des biens et de ses citoyens. L'État capitaliste possédant ses

L'inexplicable désintérêt européen

SOUDAN • Exécutions sommaires, viols, trafic d'êtres humains, ces actes de barbarie s'accumulent au Soudan. Si leur atrocité est incontestable, elle fait pourtant face à l'indifférence de l'Occident. Retour sur les raisons d'un tel désintérêt.

200 000 morts. 13,6 millions de personnes déplacées. Les chiffres transmis par l'ONU donnent un aperçu de l'échelle de la catastrophe en cours au Soudan. Mais ces chiffres, aussi alarmants soient-ils, ne parviennent pas à susciter l'intérêt des Occidentaux-ales.

Une des raisons est la hiérarchie raciale implicite des conflits

Aujourd'hui considéré comme la plus grande crise de déplacement, le conflit qui a récemment dépassé le cap tragique des 1000 jours d'hostilités, s'inscrit dans la longue histoire de guerres qui marquent le pays depuis son indépendance. Pour rappel, depuis le 15 avril

2023, le Soudan est plongé dans une guerre opposant l'armée du général Abdel Fattah al-Burhan aux groupes paramilitaires des Forces de soutien rapide (RSF). Au Darfour – immense région de l'ouest marquée par des violences récurrentes – les assauts des RSF auraient fait plusieurs milliers de morts, notamment lors de la prise d'El-Fasher en octobre 2025.

Deux poids, deux mesures

Alors pourquoi la vie des Soudanais-es n'est-elle pas évoquée au même titre que celle des Gazaoui-es face à deux conflits pourtant également épouvantables? D'abord, sur le plan politique, l'implication incontestable des Émirats arabes unis aux côtés des FSR place les dirigeant-es occidentaux-ales dans une position délicate: allié et partenaire



stratégique de l'administration américaine, Abu Dhabi bénéficie d'une indulgence diplomatique qui limite les réactions, qui seraient pourtant attendues de la part des Américain-es. Quant à l'Union Européenne, celle-ci multiplie les condamnations sans effet concret, dans un rôle qui apparaît plus symbolique qu'actif. Même si les médias relaient les informations les plus importantes du conflit, celles-ci sont très souvent reléguées en pages intérieures, voire

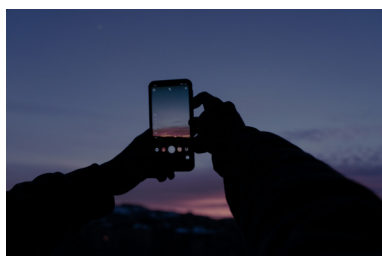
éclipsées par d'autres crises internationales. Enfin, une autre raison, plus dérangeante à prendre en compte concerne la hiérarchie raciale implicite des conflits. Selon plusieurs spécialistes, le cas soudanais illustre un phénomène plus vaste: les conflits africains n'attirent l'attention occidentale que lorsqu'ils servent un intérêt politique ou économique clair. À l'heure où les FSR dissimulent les massacres, l'invisibilité du Soudan sur la scène médiatique renforce leur impunité. En ce sens, la médiatisation apparaît comme un outil pour préserver les preuves et la mémoire dans cette guerre qui ne respecte rien ni personne. •

Alice Hari Savioz

Pourquoi regrette-t-on 2016?

RÉSEAUX SOCIAUX • Et si regretter 2016 ne signifiait pas vouloir revenir en arrière, mais exprimer une lassitude de la société? Une fatigue face à des plateformes vitrines de performance, où les publications se plient aux logiques néolibérales des algorithmes.

Depuis quelques mois, une nostalgie envahit les réseaux sociaux. Sous la formule *2026 is the new 2016*, des utilisateur-rices replongent dans les filtres surexposés, les selfies flous, les *mèmes* absurdes et les playlists *Tumblr era*. Les montages vidéo compilent d'anciens *feeds* Instagram, des souvenirs de la plateforme Vine, ou encore des vidéos issues de Musical.ly, l'ancêtre de TikTok.



Du chaos créatif à l'internet de la performance

L'année 2016, dans la mémoire collective de la *Gen Z*, c'est un espace encore désordonné, bricolé, où les contenus semblaient circuler sans stratégie. Les

photos et vidéos spontanées sont devenues le symbole d'une liberté perdue. Mais cette nostalgie n'est pas qu'un effet de mode esthétique. Elle fonctionne comme un symptôme social. En sociologie, le souvenir ne se contente pas de renvoyer au passé: il révèle aussi les préoccupations du présent dans lequel il est mobilisé. Dans *The Future of Nostalgia*, l'essayiste Svetlana Boym évoque le concept de «nostalgie réflexive», qui utilise le passé pour interroger le présent. Il ne s'agit donc pas de revenir à l'époque des premiers filtres d'Instagram, mais d'exprimer un malaise face à des plateformes devenues plus normées et plus marchandes, qui tendent toujours plus à s'approcher de la perfection. Le chercheur Nick Srnicek parle à ce sujet de «capitalisme de plateforme»: les interactions sociales deviennent une ressource exploitable. L'utilisateur-riche ordinaire s'est peu à peu mué-e en gestionnaire de sa propre image. Soigner son *feed*, analyser ses statistiques ou encore publier au bon moment. La liberté apparente de

publier ce que l'on veut se transforme en obligation diffuse d'être visible, intéressant-e et engageant-e.

Au-delà des réseaux, vers une esthétique de l'effacement

Ce mouvement se lit aussi dans l'évolution des marques et des esthétiques visuelles. Les années 2010 étaient marquées par des identités fortes où le logo, le slogan et l'univers graphique affirmaient une personnalité reconnaissable. La culture *streetwear*, par exemple, revendiquait des visuels chargés et identitaires, comme le logo flamme de la marque *Thrasher*. Aujourd'hui, on observe au contraire une tendance à l'épuration. Logos simplifiés, palettes neutres et typographies minimalistes, de nombreuses marques adoptent des identités visuelles plus lisses et plus universelles. Dans ce contexte, la nostalgie de 2016 prend une dimension esthétique et politique. Regarder en arrière devient une manière de critiquer un présent trop lisse, où tout semble conçu pour plaire au

plus grand nombre. Ce mouvement vers des esthétiques contrôlées ne peut pas être dissocié du contexte politique actuel.

Regarder en arrière c'est critiquer un présent trop lisse

Marqués par la montée de l'extrême droite dans plusieurs pays, les discours valorisant l'ordre gagnent en visibilité. Sans établir de lien mécanique, cette convergence interroge. Si 2016 nous paraît soudainement désirable, ce n'est peut-être pas parce que cette année était exceptionnelle. C'est surtout car 2026 nous semble, elle, un peu trop optimisée, dans un contexte de crises multiples, pour rester vivante. •

Veronica Tcheremissov

Bien commencer le semestre

RENTRÉE ACADÉMIQUE • Parce que nous sommes tout-e-x-s arrivé-e-x-s en mai à bout de souffle, et ça n'en vaut pas la peine... Voici nos astuces que nous avons concoctées pour vous aider à bien démarrer ce semestre de printemps. Prendre le rythme, préparer le matériel, faire de l'ordre dans sa tête, sur l'ordi et dans l'esprit: voilà toutes les astuces qu'il te faut.

Reprendre le rythme. Retourner sur les bancs.

Avec le métro qui déborde de corps. Le sac à dos qui prend toute la place sur le siège à côté du tien. La vie sociale qu'il faut mettre en pause, un peu plus chaque jour. La vie qui semble s'éteindre à mesure que le semestre avance. Comme s'il devenait impossible de ne pas s'enfoncer sous le poids des études. À la FAE, nous avons rassemblé des astuces pour bien commencer le semestre et pour éviter d'arriver à la fin du mois de mai à bout de souffle, avec un sac trop lourd.

que ranger et faire le tri ne sont pas les activités les plus passionnantes, qu'elles prennent du temps et de l'énergie, mais elles permettent d'aborder une période intense avec plus de légèreté. Et surtout, ce sont des moments où l'on peut retrouver un peu de calme, réfléchir, se poser. Pendant que l'on fait le tri, on veut aussi se concentrer sur notre bureau, débordant de vêtements, cahiers, notes. Voilà. C'est le moment de s'en occuper sérieusement, et de passer à la prochaine astuce.

au mieux, il est utile de le planifier. Quand étudier? Quand dois-je rendre ce travail? Ai-je des travaux de groupe? Quand ai-je du temps libre? Dit comme ça, on dirait un truc de maniaque, mais savoir quoi faire et quand le faire nous fait, en réalité, gagner du temps et garder en tête nos objectifs. Et si on a un agenda, c'est le moment d'y noter aussi nos objectifs. Un autre aspect essentiel de la préparation, c'est de s'informer dès le début du semestre sur les modalités d'examen, afin de préparer son matériel avec une vision claire dès le départ.

Préparer le matériel

Puisqu'on parle de matériel, on peut passer aux deux dernières étapes de notre préparation. Notre conseil: ne pas perdre de temps. Préparer ses fiches seulement en mai, selon nous, c'est une erreur. C'est pourquoi nous recommandons de ne pas ignorer notre prochaine astuce.

Faire des fiches de révision au fur et à mesure que le semestre avance

Si possible, se réserver un moment chaque week-end ou quelques soirées par semaine pour résumer l'essentiel des cours auxquels on vient d'assister. Dans ces fiches, on conseille d'utiliser des couleurs, des schémas, bref, de trouver sa propre stratégie.

Imprimer

Tu as des lectures à préparer? N'hésite pas et rends-toi à l'imprimante la plus proche, puis classe toutes tes lectures dans un classeur, pour savoir exactement où les trouver quand tu en auras besoin.

Toute l'équipe de la FAE espère que ton semestre sera calme et agréable. Nous tenons à te rappeler que pour toute question ou difficulté, tu peux nous trouver à Anthropole 1192, de 9h à 18h, du lundi au vendredi. •

Le bureau de la FAE



Faire de l'ordre

Les trois premiers conseils tournent autour de l'ordre et du rangement. Rien ne nous apaise plus que de rentrer chez soi après une longue journée et de trouver l'appartement déjà propre, avec peut-être une petite tâche à faire, mais rien de trop lourd.

La première étape, donc, c'est d'ouvrir tous les tiroirs, de faire de la place pour les mois à venir...

Jeter ou apporter au Troc'o'pôle tout ce qui est superflu.

Depuis combien de temps n'as-tu pas mis cette veste? Dehors. Tu n'as pas un peu trop de tasses? Dehors. Toutes ces vieilles notes de cours te servent encore? Dehors. On sait

Enlever tout ce qui n'est pas utile, créer un espace de travail qui nous inspire la tranquillité

Peut-être ajouter de l'encens, des fleurs, une petite plante, quelques lumières. Une fois cela fait, on s'assoit et on allume l'ordinateur: prochaine étape.

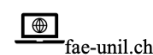
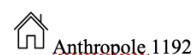
Faire du ménage digital

Notre conseil: créer un dossier pour toutes les matières du semestre qui vient de se terminer, une section par cours, pour pouvoir retrouver facilement toutes les informations en cas de besoin.

Préparer le semestre

Maintenant que notre espace de travail est prêt, on peut commencer à préparer le semestre. Pour l'aborder

Pour plus d'informations :



Retour de la grève

MOBILISATIONS • D'octobre à décembre 2025, l'UNIL a été traversée par un mouvement d'ampleur contre les coupes budgétaires dans le canton de Vaud. Entre mobilisations historiques, prises de conscience et luttes à venir, retour sur un automne de contestation.

En 1997, l'Université de Lausanne connaissait une grève d'ampleur contre des coupes budgétaires du plan *Orchidée II*. Presque trente ans plus tard, les mobilisations sont de retour sur le campus. Entre octobre et décembre derniers, les grévistes se sont mobilisé-es, plus de douze jours en tout, contre les coupes budgétaires (à hauteur de 24 millions de francs pour l'UNIL et atteignant plus largement 305 millions de francs dans les services publics) annoncées par le Conseil d'État vaudois qui menacent directement la formation, la recherche et les services publics.

La formation menacée

À partir d'automne 2025, le mouvement prend de l'ampleur. À l'université, étudiant-es, corps intermédiaire, professeur-es et personnel administratif se mobilisent contre la suppression de postes prévue dans la recherche, la précarisation des conditions de travail, l'affaiblissement du niveau d'enseignement et la hausse des taxes d'études.

Une semaine d'action nationale est prévue du 2 au 5 mars prochains

L'auditoire est parti à la rencontre de Gaëlle Valterio, doctorante et assistante en droit à l'UNIL, membre du comité ACIDUL (Association du corps intermédiaire et des doctorant-es de l'UNIL). Pour elle, ces coupes sont avant tout «un choix politique».

Couper dans la formation revient, selon elle, à sacrifier une mission essentielle de l'État et à compromettre les études des générations futures.

Inclure tout le monde

La mobilisation se distingue par son intensité et sa durée. «Il y a peu de personnes à l'UNIL qui ont l'habitude de faire grève», souligne Gaëlle Valterio.

Les grévistes se sont mobilisé-es plus de douze jours en tout

Former les collègues à ce que signifie faire grève, expliquer les enjeux et les conséquences a constitué une étape centrale du mouvement. Le point culminant reste les manifestations massives à Lausanne rassemblant jusqu'à 20'000 personnes dans les rues vaudoises, un chiffre exceptionnel pour le canton. Parmi les moments marquants, Gaëlle Valterio évoque aussi les actions de sensibilisation sur le campus et le dépôt d'une pétition commune avec d'autres organisations, portée au Grand Conseil.

S'unir pour être plus fort-es

Le mouvement s'est construit au-delà de l'UNIL, en construisant des alliances larges avec d'autres secteurs des services publics. Cette coordination souhaitait éviter que les coupes ne se déplacent d'un domaine

des services publics à l'autre. Si certaines revendications spécifiques ont parfois été mises en arrière-plan, la force du collectif a permis d'arracher des reculs partiels du Conseil d'État, comme par exemple dans le secteur de la santé ou de l'enfance. Pour Gaëlle Valterio, ces victoires n'auraient pas été possibles sans une mobilisation massive et intersectorielle.

L'austérité continue

Mais la lutte est loin d'être terminée. Le «Programme d'allègement des finances fédérales 2027» (PAB27) prévoyant des coupes à hauteur de 2,4 milliards de francs pour l'année prochaine et environ 3 milliards en 2028, menace directement la recherche, notamment en réduisant les fonds accordés aux universités et au Fond national suisse (FNS).

La force du collectif a permis d'arracher des reculs partiels du Conseil d'État

Les conséquences se font déjà sentir à l'UNIL, avec des gels de postes touchant en priorité le corps intermédiaire. Face à cela, une semaine d'action nationale est prévue du 2 au 5 mars prochains, réunissant les hautes écoles - soit les universités, EPF et hautes écoles spécialisées - de toute la Suisse. Le but de cette semaine est surtout de sensibiliser, former et d'organiser la nouvelle phase de mobilisation, dans l'objectif d'anticiper les décisions politiques à venir. La grève actuelle rappelle que, comme en 1997, l'université reste un espace de luttes essentiel contre les politiques austéritaires. Le mouvement a permis de former un front de mobilisation collectif, mais il ouvre surtout une question centrale: jusqu'où faudra-t-il se mobiliser pour défendre une université publique, de qualité et accessible pour tout le monde? •

Rendez-vous soirées

Dates à noter

Les meilleurs événements sur le campus pour animer votre mois de mars.

27 février: Banana Show, Fréquence Banane

La radio des étudiant-es du campus propose sa deuxième édition de leur *talk show* public et interactif sur le thème du cinéma. Rendez-vous dès 18h à la salle polyvalente de l'EPFL. Informations sur @frequencebanane.

3 au 8 mars: Le corps de Claudine, La Grange

Une histoire de Parkinson et quête identitaire révèle cette performance théâtrale qui se joue au théâtre du campus *La Grange*. Une «relation entre performance et vulnérabilité» est vendue. Informations et billets sur le site internet de la grange.

9 mars: Atelier Polyquity

L'association promouvant l'égalité sur le campus de l'EPFL, Polyquity, propose une série d'événements ce semestre. Retrouvons-nous le 9 mars pour un atelier d'autodéfense intellectuelle. Informations sur @polyquity.

12 mars: Le Tremplin, un événement du festival Unilive

Le festival de l'association Unilive nous embarque pour sa nouvelle édition gratuite le 23 avril. Avant cela, retrouvons-nous au Tremplin, qui offre à des artistes et groupes émergent-es l'opportunité de se produire en live devant un public et un jury, et de faire découvrir leur univers musical. Informations sur @unilive.

18 mars: Concerts de Météore & Graphy-T à Satellite

L'hyper-pop, le French Indie, Drum'n'Bass s'invitent au fameux bar Satellite. Ouverture des portes et des festivités à 20 heures. Prélocation en vente sur leur site internet satellite.bar. •

Charlène Wicky

Pierre Dutray



© Léa Ziegler

En avant pour le dialogue!

RADICALISATION • À l'occasion des 25 ans de la filière d'histoire et sciences des religions (HSR), le 3 février dernier, une demi-journée sur le campus a rassemblé plus de 400 gymnasien·nes vaudois·es de cette discipline, autour de la question de la radicalisation. *L'auditoire* a pu y assister et échanger avec les intervenant·es et le public.

«Si on ne comprend pas un combat, on réfléchit avant de prendre la parole!» Cette exclamation n'est pas, malgré les apparences, extraite d'un débat engagé sur une chaîne de télévision. Plus surprenant peut-être, elle est prononcée par un gymnasien lors de la demi-journée de réflexion sur la radicalisation, organisée le 3 février par la file d'HSR du canton de Vaud. Si la discussion animant cet étudiant porte sur le véganisme, elle résonne à ce moment comme l'apothéose réflexive du projet proposé par des enseignant·es de cette discipline dans les gymnases vaudois. Conférences, discussions et ateliers de réflexion, voilà le riche programme qu'attendait les gymnasien·nes.

Comprendre pour déboulonner

Auriez-vous choisi un Schtroumpf bleu, noir ou violet pour signifier la différence? Voilà le dilemme que présente le Président de la conférence et chef cantonal de file d'HSR, M. Fabian Pfitzmann, pour ouvrir la matinée.

Il faut en revenir au contexte historique des textes sacrés

Suivi par Wissam Halawi, vice-doyen à l'enseignement de la FTSR, Pascal van Griethuysen, directeur des affaires religieuses du Canton de Vaud et Nicole Durisch Gauthier, Professeure ordinaire en didactique à la HEP, tous·tes ces intervenant·es questionnent sur les conséquences

de ce type de choix: Qu'est-ce que la radicalité? Comment se radicalise-t-on? Ou alors comment faire entrer cette problématique dans les plans d'étude?

Pour les 25 ans de la filière d'histoire et sciences des religions

Fabian Pfitzmann expose ensuite le but de cette demi-journée: «comprendre, pour déboulonner les processus de durcissement et ainsi garder un espace démocratique».

De l'importance du contexte

Vers 10 heures, ces courtes interventions laissent alors place à deux universitaires de marque dans cet Anthropole 1031 plein à craquer: Nicolas Meylan, MER à l'Institut d'histoire et anthropologie des religions et Thomas Römer, Professeur honoraire de l'Université de Lausanne, actuellement administrateur du Collège de France et titulaire de la chaire «Milieux bibliques». Le premier expose à l'audience attentive l'instrumentalisation raciste de l'histoire des «Vikings» par l'extrême droite étasunienne en présentant l'histoire du Vinland. Thomas Römer, quant à lui, parle de la récupération des textes bibliques pour légitimer la violence et l'exclusion en mentionnant différentes périodes de l'histoire où le texte de Josué a été utilisé à titre de référence afin de légitimer la guerre. Si les conférences des deux intervenants sont différentes dans leur thématique, elles sont porteuses d'une moralité

similaire concernant la radicalisation: quand récupération politique il y a, il faut en revenir au contexte historique de l'émergence de ces textes ou de ces événements. À ce titre, répondant à une question d'un gymnasien, le bibliste Thomas Römer répond qu'il faudrait idéalement que tout·e dirigeant·e religieux·euse puisse prendre du recul sur les textes et avoir une approche historique pour avoir un regard critique sur leur contexte d'émergence ainsi que pour éviter toute lecture littérale. Le Professeur a en effet confié à *L'auditoire* après sa présentation combien la transmission constitue, à ses yeux, une valeur essentielle.

Des gymnasien·nes prêt·es à discuter

Après une courte pause, il est enfin temps de mettre à l'épreuve les 400 gymnasien·nes présent·es dans la salle. Loin d'être silencieux·ses, les jeunes s'adonnent entre elles·eux à des discussions animées. La discussion en plénière est alors ouverte, et c'est là que la phrase citée en début d'article refait surface.

Comprendre, pour déboulonner les processus de durcissement

Tensions, propos vindicatifs: la discussion est tout d'abord houleuse, et tant mieux. Le modérateur le rappelle: «C'était notre objectif, créer une conversation à 400, développer une capacité d'écoute et de réflexion, et notamment d'entendre quelqu'un qui n'a pas une prise de position convergente avec la nôtre. Le débat nous engloutit, cherchons plutôt à prendre un pas en arrière; on est là pour ça, et la convergence absolue n'est pas du tout une nécessité.» Un étudiant lance alors, visiblement perturbé par l'intensité des débats: «On arrive plus à trouver de zones grises entre nous, pourquoi?». La suite des conservations a révélé un public capable de prendre du recul sur les sources et d'échanger

en se remettant lui-même en question.

Pourquoi cette thématique pour ce public?

C'est la question que nous avons posé au président de la conférence. La jeunesse, notamment via les réseaux sociaux, est de plus en plus exposée à la radicalisation mais «comme nous tous» souligne Fabian Pfitzmann. Les gymnasien·nes étant plus exposé·es à ce genre de contenus (notamment masculinistes), ils et elles ont un savoir que les enseignant·es n'ont pas forcément. «Nous, ce qu'on peut leur transmettre en tant que prof, c'est une certaine méthode en matière de discussion et eux amènent un savoir, donc il y a un véritable partage.»

Ils et elles ont un savoir que les enseignant·es n'ont pas

Il nous confie finalement que cette demi-journée a eu exactement l'effet espéré pour la discussion: «déconstruire les fronts, rendre la communication et la cohabitation possibles». En passant dans les rangs, des étudiant·es nous ont en effet démontré que cette journée les faisait réfléchir sur une thématique qui les concerne au premier plan. «[Cette journée nous montre qu'] on peut tous·tes être influencé·es par diverses choses, il faut alors être respectueux·ses envers les autres», nous conseille une gymnasienne de Bussigny. Religion, politique, genre; voilà des sujets sur lesquels ils·elles disent observer de la radicalisation. Ce 3 février donc, non seulement la discussion a été rendue possible le temps d'une demi-journée, mais surtout, les étudiant·es présent·es ont réfléchi à elles·eux-mêmes, aux autres, aux radicalités et aux manières d'y faire face. •

Sarah Pfitzmann
et Simon Zbinden



© Simon Zbinden

WNBA, vers un terrain d'entente?

BASKETBALL • Voilà plusieurs mois que la colère monte au sein de la WNBA (Women's National Basketball Association). Alors que le championnat étatsunien de basket n'a jamais été autant visible, les salaires de ses joueuses, eux, sont loin de refléter cette évolution.

Les matchs de la WNBA n'ont jamais été aussi regardés qu'aujourd'hui. Un succès qui s'accompagne de fortes retombées financières: d'après *Bloomberg*, les revenus de l'association ont augmenté de 102 à 119 millions de dollars de 2019 à 2023. Pour beaucoup, le succès grandissant du championnat étatsunien de basket féminin est synonyme d'une avancée historique pour la parité dans le sport. Mais malgré cette augmentation des bénéfices, les salaires des joueuses, eux, stagnent. Alors que celles-ci touchent 9,3% des revenus de l'association, leurs homologues masculins, eux, percevraient entre 49% et 51% des gains de la NBA. Une disparité mise en lumière par l'arrivée de la joueuse Caitlin Clark en 2024; avec elle, la

WNBA a vu ses ventes de marchandises atteindre un niveau record, sans parler des niveaux d'audience jamais vus auparavant dans le basket féminin. Le salaire de la joueuse, lui, est loin de refléter cette avancée.

«Pay us what you owe us»

Ces différences de traitement ont donc poussé la joueuse star de l'équipe Indiana Fever à agir, et avec elle, tout un syndicat de joueuses indignées par ces inégalités dans leur travail. Lors du match *All-Star* 2025 de la WNBA en juillet dernier, Clark et ses collègues ont arboré un t-shirt floqué de la mention «Pay us what you owe us». Les demandes des joueuses s'étant jusque-là heurtées à la résistance de l'association, le recours éventuel à une grève dans le

cas où les négociations n'aboutiraient pas avant le début de la prochaine saison a été voté quasiment à l'unanimité en décembre.

Les salaires des joueuses, eux, stagnent

«Les joueuses sont celles qui construisent cette marque et cette ligue. Il n'y a pas de ligue sans les joueuses passées, présentes et futures, ce sont elles qui ont payé de leur sueur et de leur sang cette augmentation des bénéfices» explique Napheesa Collier, joueuse des Minnesota Lynx, au micro de l'ESPN. Le mouvement «Pay us what you owe us» représente le choc dont le



basket féminin a besoin pour atteindre une parité demandée depuis trop longtemps. En ce qui concerne les salaires des joueuses de la WNBA, la balle est désormais dans le camp de l'association, qui se doit de statuer sur la question avant le début de la saison 2026 en mai prochain. •

Marine Pellissier

CAN 2025, sociologie d'une défaite

FOOTBALL • La finale de la Coupe d'Afrique des Nations (CAN) oppose le Maroc au Sénégal pour son édition 2025. Entre sortie de terrain et dépôt de plainte, ce match est, pour la sociologue Leïla Bouasria, une illustration du football comme révélateur de pouvoir.

La rencontre Maroc-Sénégal annonçait un dimanche 18 janvier mouvementé à Rabat. Les conclusions en restent inattendues: matchs de suspension pour le sélectionneur sénégalais, ainsi que deux de ses joueurs, une suspension côté marocain et plus de 800 000 euros d'amende au total pour les deux camps, réclame la Confédération Africaine de Football (CAF).

Le «nous» cherche à se définir contre un «eux»

Les joueurs sénégalais, ou *Lions de la Teranga*, quittent le terrain à l'initiative de leur sélectionneur Pape Thiaw suite à plusieurs situations litigieuses sur la pelouse. Ce comportement suscite chez les joueurs marocains, ou *Lions de l'Atlas*, de vives réactions de désaccord. Le match s'achève sur

une victoire du Sénégal grâce à la frappe du milieu défensif Pape Gueye. Estimant la défaite injuste, les Lions de l'Atlas portent plainte avec l'appui de l'article 82 de la CAF, qui interdit les joueurs de quitter le terrain sans demande de l'arbitre sous peine d'une suspension. Dans son article, paru dans l'hebdomadaire marocain *Telquel*, *Une déception presque imparfaite: sociologie d'un après-match* (2025), la sociologue Leïla Bouasria démontre que la défaite marocaine, et notamment les émotions collectives que celle-ci a suscitées, dépasse le cadre du sport.

Un regard sociologique

«Ce qui se joue n'est pas seulement la perte d'un match, mais l'effondrement d'un récit longuement préparé.» nous informe la sociologue Bouasria. En effet, la CAN 2025 a eu lieu au Maroc, pays qui a investi massivement dans les infrastructures et sa logistique. C'est ainsi par le biais de

l'écart entre les souhaits de victoire et la réalité de la défaite que la sociologie permet de poser un regard. Le politologue américain Ted Gurr expliquait les conséquences du dépassement du seuil de tolérance sur la mise en place d'un récit collectif et de luttes. On parle du modèle de la frustration relative. Une fois ce seuil dépassé, encore faut-il en trouver la cause commune, celle qui va rassembler. Dans le cas marocain, c'est en rendant externe la responsabilité de leur défaite en finale. Concrètement, «au moment où les émotions sont à vif, le 'nous' cherche à se définir contre un 'eux'». Cette hiérarchie des appartenances du Maroc contre le Sénégal, se lit anthropologiquement sous le prisme de la segmentarité: «On a vu le 'nous' se rétrécir progressivement, du monde arabe à l'Afrique du Nord, de l'Afrique du Nord au Maroc seul. Chaque déception a fait tomber un cercle de solidarité» souligne Leïla Bouasria. Ce

durcissement identitaire s'accompagne parfois de propos stigmatisants, des deux côtés, en rupture avec l'imaginaire panafricain, qui n'est pas forcément universel, en particulier dans le football.

Sport et luttes

Là où nous pensions trouver divertissement nous découvrons un miroir de luttes. Un match de football, au-delà de jouer le ballon, rejoue des tensions que l'on pensait avortées. Les émotions collectives et le consensus d'un ennemi externe amènent à un discours identitaire qui révèle des «tensions que nous préférons ne pas voir» (Bouasria, 2025). Il est courant de voir des sportifs et sportives de haut-niveau lever le poing pour une cause qu'ils et elles défendent. Le football reprend ces codes. Esprits curieux, il nous reste à voir comment ces tensions évoluent. •

Charlène Wicky

Comme une souris dans l'eau

ANIMAUX • Une campagne pour l'interdiction du test de nage forcée (TNF) dans les universités suisses vient d'être lancée par la Ligue Suisse contre l'expérimentation animale et pour les droits des animaux (LSCV). L'auditoire rencontre Athénaïs Python, journaliste et porte-parole de l'association.

Est-ce que tu pourrais présenter la LSCV?

La LSCV est une très ancienne association, née en 1883 à Genève. À la base, nous étions la Ligue genevoise contre la vivisection (dissection opérée sur un animal vivant), qui ensuite est devenue la Ligue suisse contre l'expérimentation animale et pour les droits des animaux. La LSCV vise une abolition totale de tous types d'expériences sur des animaux en Suisse, mais s'engage aussi plus globalement pour les droits des animaux. Nous sommes solidaires avec les autres luttes, mais notre combat premier - et ce pour lequel nos membres nous soutiennent et nous font des dons - c'est l'expérimentation animale. Notre but c'est d'abolir l'expérimentation animale et de visibiliser les méthodes dites de remplacement.

Est-ce que tu pourrais présenter ce test ainsi que les raisons de votre mobilisation contre cette pratique?

Cette expérience consiste à plonger un rongeur - des rats et des souris - dans un récipient rempli d'eau, avec des parois lisses, dont il ne peut pas s'échapper. L'animal ne peut pas se reposer, panique, nage frénétiquement, puis abandonne. C'est cela que les chercheur-euses veulent observer: les comportements, la persévérance ou le désespoir, afin d'essayer d'obtenir des informations, pour ensuite tenter de soigner la dépression chez les humains.

Abandonner l'utilisation d'animaux dans la recherche sur la dépression

Ce test est remis en question par des scientifiques depuis des décennies, et même depuis qu'il a été créé, dans les années 50. Il est «rageant» de voir qu'en 2026, on continue d'utiliser un test pour lequel on n'a jamais pu prouver qu'il a clairement permis de développer un traitement. Ce test est actuellement mené à l'UNIL, à l'EPFL et à l'université de Zurich. Mais cela ne signifie pas qu'il ne sera pas utilisé

ailleurs à l'avenir. L'université de Fribourg ou l'ETH y avaient par exemple encore recours récemment. C'est intéressant, car dans leur justification, les chercheur-euses de l'UNIL-EPFL eux-mêmes indiquent être conscient-es que ce test est controversé, mais elles et ils continuent à l'utiliser, «faute de mieux». Pourtant, les scientifiques que l'on interroge nous disent la même chose: un test aussi peu prédictif et aussi pénible pour les animaux peut et doit être immédiatement abandonné, indépendamment de toute discussion sur les alternatives. Cela n'aurait aucune conséquence négative, au contraire.

Ce test est actuellement mené à l'UNIL, à l'EPFL et à l'Université de Zurich

La découverte moderne d'antidépresseurs ne repose pas sur le TNF, et ce test n'a jamais permis de prédire le succès clinique. Du temps et des ressources sont gaspillées. Abandonner complètement l'utilisation d'animaux dans la recherche sur la dépression et adopter des données humaines et des outils basés sur la biologie humaine permettrait au contraire d'améliorer le développement de traitements efficaces. Pour nous, tant que les universités et les hautes écoles ne se seront pas engagées publiquement à ne plus jamais avoir recours à ce test à l'avenir, on ne lâchera pas.

Pourquoi se mobiliser sur le test de nage forcée?

En Suisse, le nombre total d'animaux utilisés dans les laboratoires n'a pas baissé en 30 ans, il fluctue entre 500'000 et 700'000. Et les expériences les plus douloureuses et contraignantes, elles, augmentent sans cesse. En 2024, elles ont atteint leur plus haut niveau depuis 25 ans. Plutôt que de demander l'abolition de l'expérimentation animale immédiatement, ce qui n'est pas réaliste même si nous souhaiterions que toutes les



cages soient vides, on s'attaque à des expériences comme celles-ci, qui sont parmi les plus stressantes pour les animaux. Non sans rappeler certaines méthodes de torture bien établies reposant sur des simulations de noyade, le TNF est classé comme degré de gravité 3, le plus haut degré possible de contrainte et de stress pour les animaux selon la classification Suisse. Développer d'autres méthodes de recherche, éthiques et modernes, permettrait de mieux soigner des humains, de moins gaspiller d'argent et d'arrêter de tuer des animaux pour rien.

Pourquoi est-il nécessaire d'ouvrir cette discussion sur le campus? Les étudiant-es spécifiquement liés à la médecine, à la recherche, à la science en général, sont celles et ceux qui vont façonner la recherche des prochaines décennies.

La LSCV organise une grande journée d'action à Lausanne le 9 mai

On a besoin qu'elles et ils soient informé-es, sensibilisé-es et conscient-es de ce qu'il se passe afin d'agir à nos côtés. C'est vraiment la nouvelle génération de chercheur-euses qui va faire changer les choses. Beaucoup ne veulent plus utiliser d'animaux et se tourner vers des méthodes plus éthiques, plus

modernes, et plus efficaces pour la santé humaine. Cela soulève aussi plus largement une question éthique et morale de l'institution elle-même: quelle image renvoie-t-elle? Est-ce qu'en tant qu'étudiant-e à l'UNIL ou à l'EPFL, j'ai envie que mon université gaspille de l'argent public pour mener une recherche d'un autre temps sur des animaux en souffrance? Nous espérons que les étudiant-es aient envie de faire changer les choses de l'intérieur, que les gens s'indignent et se disent que ce qu'il se passe au sein de leur institution n'est pas acceptable. Nous, en tant qu'association luttant pour les droits des animaux et contre le spécisme, on peut mettre de la pression depuis l'extérieur, mais il faut aussi que la situation change de l'intérieur et que les étudiant-es aient envie de s'organiser. Dans le cadre de sa campagne la LSCV organise aussi une grande journée d'action à Lausanne le 9 mai. Si des personnes souhaitent s'engager, ou simplement discuter, nous sommes joignables à tout moment par email (a.python@LSCV.ch) ou téléphone (079 275 46 52). Nous garantissons l'anonymat et la protection des sources. •

Propos recueillis par Pierre Dutray

Les résolutions sont-elles saines?

SANTÉ • Chaque année, à Nouvel An, c'est la même rengaine. Mais pourquoi édictons-nous des résolutions et ont-elles un impact sur notre santé? Faut-il adopter la vision de Nietzsche dans l'accueil de la nouvelle année, ou comme le préconise le psychiatre Prada questionner leurs bienfaits?

Dans *Gai savoir* (1882), on apprend que rien ne sert de penser l'avenir, tant que l'on ne s'est pas émancipé d'un passé social. Pour Nietzsche, il serait nécessaire d'user du *cogito* afin de se détacher de conformismes sociaux (religieux, moraux et philosophiques); lesquels seraient pour des individus aussi délétères que dénués de sens. Ce détachement s'opposerait aux idéaux, dans le but de n'accepter que la réalité (et donc la vérité) de toutes choses – des événements à notre

intégrité. Dès lors, au lieu de s'imposer de nouvelles résolutions en rapport à un idéal social, il faudrait, selon Nietzsche, repris par le docteur Stéphane Floccari (2017), à l'approche de la nouvelle année, apprendre la nécessité d'aimer la beauté des choses ou – plus simplement, côtoyer l'amour du destin. Ainsi, par la distanciation des préceptes, regarder à nouveau ce qu'on croyait connaître. En bref, le préalable aux résolutions, c'est de trouver son soi.

mois de février, dont la plupart sont formulées comme volitions visant à améliorer la santé physique. Selon Paco Prada, chef du Service de psychiatrie, elles sont une tentative de gestion d'insécurités qui suivent les fêtes de fin d'année due à une charge émotionnelle élevée.

Se trouver en harmonie avec soi-même

Elles permettent d'envisager (par comparaison) une projection «d'un soi considéré comme meilleur». Cependant, les mesures drastiques, souvent jumelées aux résolutions, ne sont pas propices à un changement durable et encore moins à une démarche saine; au contraire, pour Prada, les abandonner

attestent d'une santé mentale stable. En effet, la volonté de changer de façon conséquente son identité découlerait d'un sentiment de mal-être profond. Néanmoins, si un de nos penchants s'expriment lors d'affects psychologiques non contrôlés causant par la suite un sentiment d'inconfort (i.e.: fumer ou manger excessivement en situation de stress), un moyen de retrouver l'équilibre, consiste à analyser les raisons qui mènent à cette consommation démesurée, ce qui, par la suite, réduirait l'occurrence des excès. En somme, pour se sentir bien malgré une envie de changement, le médecin comme le philosophe recommandent une approche similaire: se trouver en harmonie avec soi-même. •

Elodie Blanc



Le périnée, pas que pour uriner

PÉRINÉE • Après la mise en lumière du clitoris, c'est au tour du périnée d'être sous les projecteurs. Longtemps considéré comme exclusivement féminin, instrumentalisé par la grossesse, c'est pourtant un ensemble anatomique qui concerne tout le monde.

Le périnée est un organe souvent méconnu, ou très peu documenté malgré son importance majeure. Invisible, interne et associé aux fonctions jugées «peu notables» (uriner, déféquer, sexualité), le périnée sort régulièrement du débat public. Cette focalisation sur ces pratiques spécifiques amène beaucoup de honte vis-à-vis du corps. Voyons de plus près son anatomie.

Quelle anatomie?

On en a déjà entendu parler un peu partout dans les médias, en kinésithérapie ou en gynécologie, pourtant, peu savent le dessiner sur une feuille blanche. Cet organe qui est appelé aussi «le protecteur de la gravité», est un ensemble de muscles et de tissus fibreux ressemblant à une sorte de hamac tendu sous le bassin. Chez les femmes, il supporte plusieurs parties du corps telle que l'utérus, la vessie et le rectum. Le périnée superficiel et le périnée profond participent

ensemble à la constitution du plancher pelvien. Par extension, le périnée désigne la zone corporelle située entre le coccyx à l'arrière et le pubis à l'avant. Chez les hommes, c'est un ensemble de tissus et de muscles qui constitue la partie inférieure du pelvis, délimitée par la symphyse pubienne, les os ischiatiques et le coccyx. Il est traversé par les parties terminales des voies digestives urinaires et génitales, et joue également un rôle fondamental dans la continence, la sexualité et le maintien des organes.

Sujet méconnu malgré nous

On pense souvent que le périnée est un sujet exclusivement féminin. En effet, chez la femme, il est instrumentalisé: nous en parlons durant la grossesse comme quelque chose de fonctionnel, dans une logique de réparation post-accouchement, et pas vraiment en tant que lieu de plaisir ou d'autonomie. Les conséquences d'une mauvaise connaissance, voire

d'une méconnaissance totale du périnée peuvent apparaître tardivement. Chez les femmes, cela peut s'observer par un périnée hypertonique durant des années, donc lorsque le plancher pelvien est fortement contracté, ce qui engendre des douleurs durant les rapports sexuels.

Le périnée est une ode à la vulnérabilité

Elles ne comprennent que bien plus tard que ces douleurs étaient dues à des violences sexuelles et c'est dans ces cas où certaines pathologies peuvent arriver, telle que le vaginisme et la vulvodynie. Après avoir fait une analyse chez la femme, nous pouvons poser un diagnostic social chez l'homme: le périnée est un organe incompatible avec l'idéal viril dominant. Le périnée est un soutien, mais aussi une fragilité. La maladie de

l'hypotrophie bénigne de la prostate qui correspond à une obstruction engendrant des troubles mictionnels (jet diminué, rétention aigue d'urine) en est un exemple. En cas de chirurgie prostatique chez l'homme, il souffre alors de complications liées à l'incontinence, notamment car les muscles du périnée se sont désentraînés, affaiblis ou trop contractés et ne remplissent plus correctement leur fonction. Ladite performance sexuelle et la solidité masculine est donc remise en question. Finalement, le périnée est une ode à la vulnérabilité, qui appelle à s'éloigner des stéréotypes de performance, que ce soit chez les hommes comme chez les femmes. Ainsi, n'oubliez pas que tout le monde a un périnée et qu'on peut en prendre soin. •

Valentine Dusser

Antigel, ensemble contre le froid

FESTIVAL • Le festival Antigel se déroule dans le canton de Genève du 5 au 28 février cette année. Il met à l'honneur un florilège de performances musicales, sportives, théâtrales et autres arts vivants. L'auditoire a eu la chance de réaliser un interview avec Lucille Walder et Thaïs Juillerat, membres de l'organisation de l'événement.

Qui êtes-vous?

L: Je m'appelle Lucille et chez Antigel je suis assistante de programmation et chargée de production, j'assiste le directeur artistique pour faire la programmation de tout ce qui est concert et musique.

T: Je suis Thaïs, je fais un mandat de 3 mois chez Antigel et mon poste est chargée de production musicale. Lucille fait toute la programmation, tous les *deals*, tout le suivi avec les agences, ensuite elle me confie une moitié de concert et je vais m'occuper de la partie production musicale.

Comment est né Antigel?

L: Pour ce qui est du festival, il né d'un «pari» entre Éric Linder et Thuy-San Dinh il y a 15 ans à peu près, en 2011. Il et elle souhaitaient décentraliser la culture et l'apporter dans les communes du canton afin que les gens s'y déplacent. Il a lieu chaque année en février car c'est la période où originellement il n'y avait pas ou très peu d'événements sur Genève. C'est aussi cette période hivernale qui a nommé le festival «Antigel» car le but initial du festival était de réchauffer tout le monde dans le creux de l'hiver.

Quels étaient les objectifs à la base et ont-ils évolué depuis?

L: Leurs objectifs étaient de pérenniser un festival qui se veut être présent dans tout le canton, afin de

proposer une offre culturelle à tous·tes les habitant·es du Grand Genève. Dans cette démarche, cette année, les co-fondateur·ices ont signé une convention quadripartite entre le festival, la ville de Genève, le canton de Genève et l'Association des communes genevoises (ACG).

L: Aussi en termes de prix, comme on est subventionné, nos billets sont beaucoup moins chers que ce qu'ils seraient normalement. Parfois les gens ont du mal à s'en rendre compte, mais notre offre est relativement basse concernant le prix, notamment en comparaison avec un acteur privé.

Avez-vous un public cible?

L: On essaie d'avoir un public le plus large possible. Par exemple dans la programmation des Arts vivants, cette année, il y a un spectacle qui s'appelle *Cent Temps* qui est organisé dans un home avec les personnes âgées qui y résident.

«Antigel défend une culture qui se trouve partout»

En parallèle, on propose aussi un spectacle, *Copiar*, qui est fait avec les enfants présent·es. Il me semble qu'on coche toutes les cases. En termes de musique, on est plus sur la folk-rock, mais il y a de tout.

Antigel mélange musique, arts vivants, sport, performances... qu'est-ce qui justifie cette diversité de formats?

L: Cela vient de la collaboration entre Éric Linder et Thuy-San Dinh. Éric est programmeur et producteur musique depuis longtemps. Il a toujours été dans la musique, il était lui-même artiste, connu sous le nom de «Polar». De l'autre côté, Thuy-San est danseuse et fait également de la production lors d'éventuelle tournée. Ensemble il et elle ont mélangé leur intérêt et ça a tout naturellement permis à Antigel de proposer cette diversité de spectacle. Ce savoir leur permet de faire des *Made In Antigel*, pure création du Festival, ils-elles



travaillent avec des collaborateur·ices pour la création de ces spectacles. Antigel touche vraiment à tous les domaines, sauf peut-être à l'humour, même si parfois on en prévoit; par exemple cette année on a une conférence humoristique au CERN.

Antigel investit souvent des lieux non conventionnels: pourquoi est-ce important pour vous de sortir des salles classiques?

L: On a souvent des échanges avec des constructeur·ices immobiliers ou des fondations et on essaye de les challenger pour qu'ils-elles nous proposent des idées de lieux inédits. On a une volonté d'aller dans des lieux atypiques car cela crée des occasions uniques, plutôt que de toujours aller dans les mêmes salles.

T: On veut utiliser chaque espace à son plein potentiel pour accueillir des activités culturelles et créatives. En fait, notre plus grande volonté, c'est de faire venir les festivalier·ères dans des lieux où ils-elles n'iraient pas forcément.

Quelles sont les principales contraintes ou difficultés auxquelles vous faites face lors de l'organisation du festival?

L: Notre première contrainte est de respecter notre calendrier, qui doit être fixé un an à l'avance. L'autre contrainte vient des spécificités des lieux choisis.

T: Les *Made In* ou certains concerts nécessitent de collaborer avec des professionnel·les hors du champ de l'événementiel. Il y a donc des prérequis budgétaires et sécuritaires à prendre en compte, qui changent en fonction du lieu qui nous accueille. Nous devons souvent faire des adaptations pour rendre les événements possibles.

Qu'aimeriez-vous que le public ressentisse ou retienne après avoir participé à Antigel?

L: J'aimerais que les gens se laissent aller à la curiosité autant en termes de programmation mais aussi en termes de géographie à l'interne du canton de Genève.

T: On veut que les gens partent avec des étoiles dans les yeux et un sourire aux lèvres, on souhaite qu'ils-elles aient eu chaud en février.

Est-ce que vous diriez qu'Antigel défend une certaine vision de la culture ou de la société? Si oui, laquelle?

L: Antigel défend une culture qui se trouve partout, faire en sorte que les barrières géographiques ne soient pas un souci, et aussi que différent·es acteur·ices dans notre Canton communiquent entre elles-eux. •

Propos recueillis par Eva Robillard



L'Étranger (2025), trop fidèle à Camus?

CINÉMA • Dans son adaptation de *L'Étranger* (1942) d'Albert Camus, François Ozon échoue – malgré ses bonnes intentions – à actualiser les enjeux du roman pour un public de 2025, dans un contexte post-colonial. Le 29 octobre passé sortait *L'Étranger*, adaptation cinématographique du roman de Camus (1913-1960).

Un défi de taille pour le réalisateur François Ozon, puisqu'il s'attaque à un monument de la littérature, empreint de thématiques sensibles. Le roman a en effet pour cadre l'Algérie coloniale française et reflète la société divisée de l'époque, où les Algérien·nes indigènes sont invisibilisé·es, face aux protagonistes français·es.

Une exécution bancale

Or, c'est bien l'intention d'Ozon, qui dit avoir constaté à la relecture du roman que tous les personnages masculins sont toxiques, les femmes en retrait et lesdits «Arabes» désindividualisé·es. Il explique avoir voulu y remédier, en s'intéressant au contexte colonial franco-algérien. Or, les recherches historiques effectuées

restent principalement hors champ; le réalisateur se contente d'alimenter la mémoire collective d'une Algérie des années 30 en noir et blanc. Par ailleurs, Ozon indique avoir voulu donner une voix à Marie, la petite amie du protagoniste, ainsi qu'aux personnages indigènes. Mais le film s'avère en réalité bien plus focalisé par l'antipathique Meursault. Il ne suffit pas de sélectionner pour le rôle de Marie la talentueuse Rebecca Marder pour prétendre s'intéresser aux personnages féminins. De même, il ne suffit pas de faire apparaître le titre du film en arabe, d'attribuer dans le générique un nom (Moussa) à «l'Arabe» ou de montrer sa sœur se lamenter pour pouvoir se vanter d'avoir donné de l'épaisseur aux personnages algérien·nes. Ces dernier·ères ne sont à nouveau qu'une

toile de fond dans un récit qui tente pourtant de dénoncer l'indifférence de la justice face au meurtre d'un indigène. C'est toujours la situation du «pied-noir» Meursault et l'absurdité de son destin qui sont au centre de la narration.

Adapter Camus en 2025

La transposition du roman à l'écran est pourtant fidèle. Mais là est peut-être le problème... Peut-on véritablement, en 2025, adapter fidèlement un auteur en faveur d'une Algérie multiculturelle – autrement dit pas totalement décolonisée – plutôt qu'indépendante? Peut-on conserver la même apathie face au sort des Algérien·nes, aux violences de genre et à la maltraitance animale? Certain·es répliqueront que cette apathie est celle de Meursault,

et non du film. Toutefois, ce point de vue devient difficilement défendable dès lors que le monologue final prononcé par le protagoniste semble légitimer son indifférence cynique au nom du refus des conventions sociales et de l'absurdité camusienne. Finalement, au vu des très justes réflexions amorcées par Ozon, il aurait certainement été plus audacieux de raconter les événements de la perspective de «l'Arabe», comme cela a été fait dans le livre *Meursault, contre-enquête* (2015) de l'écrivain algérien Kamel Daoud (1970-), et ainsi d'épouser le point de vue de celles et ceux que l'Histoire et Camus – dans leur propre pays – ont fait étranger·ères. •

Ilian Guesmia

Le twerk: incompris et émancipateur

DANSE • Parfois jugé provocant et dégradant, le twerk peut-il toutefois également être engagé? Durant la dernière décennie, le twerk a ouvert de nombreux débats relatifs tant aux questions de genre qu'aux question coloniales. Tour d'horizon de *L'auditoire*.

Le terme «twerk», adapté de l'anglo-saxon, provient de l'amalgame entre *twist* et *jerk*, deux danses populaires aux États-Unis. Cette danse se performe par des mouvements rapides des hanches et des fesses que l'on pratique souvent dans une position de «squat».

Du mapouka aux MTV awards

Le twerk trouve ses origines dans les danses traditionnelles d'Afrique de l'Ouest, notamment dans le mapouka et le soukous, originaires de Côte d'Ivoire et du Congo.

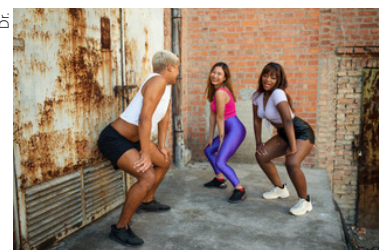
Cette danse permet de se libérer du regard de l'autre

Le twerk est donc une danse issue des diasporas africaines qui s'est propagée aux États-Unis à partir de l'esclavage colonial. Les premières références au twerk remontent à la fin

des années 80 à la Nouvelle-Orléans, où on associe cette danse à la «bounce» musique. Vers la fin des années 90 sa popularité s'accroît grâce aux références de plus en plus nombreuses dans des titres de rap et de musique pop. À partir des années 2010, c'est l'explosion médiatique et le twerk devient alors une véritable institution dans l'univers de la danse, notamment à partir de la performance de Miley Cyrus lors de MTV Music Awards. Par la suite, de nombreux·ses artistes participent à sa diffusion en faisant référence au twerk dans leurs textes ou dans des clips. Il semble alors important de comprendre en quoi son intégration à la pop culture a pu effacer, ou du moins mettre de côté son aspect artistique et son héritage et comment aujourd'hui cette danse est réintégrée dans un regard décolonial et féministe.

Une pratique féministe?

Si on peut considérer le twerk comme



provocateur, il n'en est pas moins esthétique et politique. Souvent perçu comme véhiculant une image dégradante du corps de la femme, le twerk pourrait être une manière pour les personnes racisées et pour les femmes de s'approprier les clichés racistes et sexistes qu'on leur attribue habituellement. Mais le problème est que bien souvent le regard que l'on porte à cette pratique relève d'une tendance à hypersexualiser le corps des femmes, en particulier des femmes racisées. Dans ce cas, on aura tendance à considérer que si une femme bouge ses fesses, c'est pour leur donner une connotation sexuelle. Ce qui est finalement problématique dans cette

représentation du twerk est qu'elle appartient aux médias et aux clips, et donc à une culture misogyne; on oublie ainsi que cette danse appartient à celles et ceux qui la pratiquent. L'émancipation corporelle et la réappropriation sexuelle qu'offre le twerk explique sûrement son succès dans les nouvelles générations féministes. S'approprier cette danse permet de se libérer du regard de l'autre, en particulier du regard hétérosexuel masculin qui sexualise et culpabilise les femmes. Twerker est alors un acte engagé: en twerkant on refuse les carcans de la «bonne morale» d'une société patriarcale et machiste. En s'appropriant des danses jugées provocantes, on permet d'en refaire un moyen d'agentivité au-delà du regard de l'autre. La danse redevient alors ce qu'elle est: un moyen d'expression artistique, et non plus un vecteur d'objectivation sexuelle. •

Clémence Poncet

Rydman, poète du choc scénique

DANSE • Fredrik Benke Rydman est chorégraphe et metteur en scène, notamment à l'origine du spectacle de Nemo à l'Eurovision en 2024. Cette année, c'est Veronica Fusaro, une suisse de Thoune, qu'il accompagne.

Fredrik Benke Rydman est un chorégraphe, danseur et metteur en scène suédois né le 7 juin 1973 à Stockholm. Il est reconnu internationalement pour son travail novateur mêlant danse contemporaine, hip-hop, théâtre et technologies scéniques.

Une croissance jusqu'à la scène mondiale

Au départ, il n'est qu'un simple danseur. Il se fait connaître avec le collectif de danse *Bounce Streetdance Compagny* (BSC), emblématique en Suède. Originellement, il contribue à populariser la street dance, puis des spectacles sont organisés combinant la danse urbaine, une mise en scène théâtrale et scénographique ambitieuse. La BSC sera dissoute en 2010. Rydman continuera sa carrière jusqu'à développer un style très à part, notamment caractérisé par la fusion de la danse urbaine et la musique classique, une approche cinématographique de la scénologie, l'intégration de projections vidéo et d'effets technologiques et, finalement, une narration dramatique forte.

Sa spécialité : revisiter des grands classiques

Il fait de nombreux spectacles auxquels des centaines de milliers de personnes ont déjà assisté. Son art le rend unique et il a trouvé un équilibre

qui se situe entre le classique et le contemporain pour le manifester. Sa spécialité c'est de revisiter des grands classiques, comme *Le Lac des Cygnes* ou encore *Casse-Noisette*. Cette audacieuse entreprise semble bien lui réussir; il ajoute à ces œuvres intemporelles d'autres dimensions comme la psychologie et les interprète avec une empreinte contemporaine. Son travail est salué car ses adaptations correspondent souvent mieux à un public jeune et non initié. C'est un service que Rydman rend aux œuvres classiques, sans pour autant les effacer de la programmation des opéras.

Son empreinte à l'Eurovision

Ce scénographe visionnaire accompagnera la composition artistique de talent sur la scène de l'Eurovision. Son style marquera le jury, les spectateur·ices et illuminera d'une lumière nouvelle l'idée de prestation musicale. Sa marque de fabrique, très reconnaissable et unique, semble résider dans une hybridation des styles, qu'ils soient musicaux ou gestuels. Cette démarche délicate peut perturber aussi: entre aveugler ou assourdir les spectateur·ices, Rydman ne semble pas se préoccuper des risques. Il maîtrise son art et il en est récompensé, notamment par de nombreuses médailles depuis qu'il se présente comme scénographe au concours européen de chant. •

Eva Robillard



Au fil des oeuvres Autoportrait de la photo

PHOTO • Le portrait désigne un type d'œuvre d'art mettant en scène une figure humaine comme sujet principal d'un tableau. Il remonte à plusieurs siècles avant l'invention de la photographie. Intéressons-nous au portrait peint et à son descendant.

Avant l'arrivée de la photographie, la seule manière de fixer son image, dans une idée de mémoire après la mort ou de reconnaissance publique, réside dans les mains de dessinateur·ices ou de peintres.

Le portrait peint

Après le Moyen-Âge qui réserve ses quelques peintures aux représentations de figures religieuses, c'est à la Renaissance que le portrait peint devient une activité florissante et très demandée. Les artistes sont reconnus et sillonnent les plus grandes cours d'Europe. Gonflés de leur succès et sûrs de leur talent,

photographie en 1927. Il s'associe à un décorateur de théâtre peu scrupuleux: Louis Daguerre. À la mort de Niépce, Daguerre présente l'invention qu'il renomme Daguerreotype à l'Académie des sciences. Le succès ne se fait pas attendre, recevant les estimations à la place de son inventeur légitime; il voyage alors dans le monde entier pour présenter et vendre son dispositif photographique. Isidore Niépce gagne malgré tout un procès quelques années plus tard, réhabilitant le nom de son père comme inventeur légitime du daguerreotype.

La photo peut toucher et transmettre des émotions

De l'autre côté de la Manche, le calotype est inventé en 1841 par William Talbot. Véritable ancêtre des appareils argentiques, encore utilisés aujourd'hui, il se différencie du daguerreotype par son procédé négatif-positif et par sa qualité d'image supérieure. Le statut artistique de la photographie est débattu vivement à ses débuts, elle peine à sortir de cette image d'invention scientifique réservée aux ingénieurs. Lentement, les mœurs changent, on se rend compte que la photo peut toucher et transmettre des émotions. Le XXe siècle voit naître le courant de la photographie «pure» qui pourchasse la vérité brutale. L'image oscille entre un document et une œuvre d'art et influencera de nombreux·ses artistes contemporain·es. Libérés de la tâche de représenter le réel, les portraits peints s'éloignent progressivement du réalisme et se démarquent ainsi des clichés photographiques en misant sur la couleur, les traits, le mouvement. Le numérique au XXIe siècle a entraîné une surabondance d'images. Paradoxalement, on assiste à un regain d'intérêt pour la peinture, laquelle s'inspire de ce débordement de photos; les deux arts continuent de s'influencer mutuellement. •



ils·elles signent leurs œuvres et n'hésitent pas à se représenter dans les tableaux. Rembrandt instaurera l'autoportrait comme genre à part entière. L'art du portrait peint permet de magnifier le sujet, on le représente entouré de symbole marquant sa puissance, ses prouesses professionnelles, ou son importance sociopolitique à l'époque. Peu à peu, le portrait, réservé jusqu'alors aux couches sociales favorisées, commence à s'ouvrir au reste de la population à partir du XIXe siècle mais reste un service coûteux et donc inatteignable pour la majorité des gens.

Les débuts de la photographie

Nicéphore Niépce, développe le premier cliché de l'histoire de la

Xavier Curty

Le monstreux Kévin

MODE • Pour la première fois, le mudac accorde une carte blanche au créateur suisse Kévin Germanier, l'invitant à repenser l'espace muséal. Le génie de la mode, se sert encore une fois de ses racines helvétiques pour se maintenir dans le restreint cercle des créateur-ices de renoms. Allez découvrir l'exposition, «Les Monstrueuses», jusqu'au 22 mars au mudac.

Du haut de ses 33 ans et toujours bien vivant, c'est en effet une rétrospective que le styliste valaisan met en place, soulignant l'originalité et la créativité qui marquent son travail des dix premières et déjà si riches années.

Au mudac

Depuis le 7 novembre et jusqu'au 22 mars 2026, le public peut découvrir, sur les 300 m² que composent l'exposition, de nombreuses créations signées Germanier. Ses œuvres sont accompagnées de nombreuses collaborations avec des emblèmes suisses, comme Caran d'Ache, Laura Star ou encore les masques du Lötschental. Il expose notamment au mudac une robe composée de vieux stylos et de rebuts de crayons de la célèbre marque de papeterie genevoise.

Origine des «Monstrueuses»

C'est notamment le superlatif du parler romand, «monstre», qui donne le titre à cette exposition: «Étant suisse et habitant à Paris, parfois on ne comprend pas ce que je dis, notamment cette expression: 'monstre bien' ou 'monstre cool'. Rien de monstrueux donc, c'est vraiment quelque chose de vivant, de généreux, et j'aime bien aussi casser quelques clichés que l'on a sur la mode», précise Kévin Germanier dans *La Matinale* de la RTS. Celui qui a appris à tricoter avec sa grand-mère souhaite que son exposition soit accessible à toutes et à tous, qu'elle intéresse autant les enfants que les personnes qui ne connaissent rien à la mode.

«Monstre bien» ou «monstre cool»

Il propose ainsi des activités variées, allant de l'apprentissage du tricot avec des professionnel·les à des ateliers de relooking de doudous pour les plus petit·es. Le doudou a peut-être été un catalyseur pour sa manière de concevoir des pièces. En effet, la chaussette solitaire transformée en peluche, ou Babibouchet (une marionnette), a fait

place à la doctrine du *upcycling* ou surcyclage («recyclage par le haut»), qui consiste à donner une nouvelle vie et plus de valeur à un objet souvent très différent de son usage initial, ce qui n'est pas le cas du recyclage classique, pour lequel le produit recyclé est a priori de moindre qualité. Tel un alchimiste, Germanier prouve dans l'univers de la mode qu'il peut transformer n'importe quel matériau en or, non pas grâce à une pierre philosophale, mais avec des chutes de vêtements provenant de Caritas ou même du groupe LVMH. Il utilise ainsi ses tissus pour confectionner ses tenues, dont certaines sont assemblées à des pièces de tricots réalisées par des membres de sa famille. Il y ajoute perles, plumes et strass pour obtenir des créations loin d'être austères, comme pourrait parfois le laisser penser la récupération de matériaux, mais plutôt extraverties. Kévin Germanier est la preuve que le luxe ne réside pas tant dans la valeur d'un matériau que dans le savoir-faire de son agencement. Un point porteur d'avenir pour une économie circulaire sans énergie grise.

Un futur prometteur

La maison Germanier s'inscrit donc dans la même lignée que Martin Margiela et ses pulls chaussettes, ou plus proche de nous, les sacs Freitag. Or, le créateur de mode ne souhaite pas seulement s'arrêter aux vêtements: cette exposition laisse entrevoir l'avenir ambitieux de son entreprise. Son studio se tourne vers un aspect plus créatif, à l'exemple de l'affiche de l'édition 2025 du Montreux Jazz Festival, constituée de 60 000



perles brodées sur fond noir, ou de sa pièce immersive entièrement faite de perles au mudac. Sa future collaboration avec une enseigne de meubles, dont il ne souhaite pas révéler le nom, témoigne également du tournant à venir pour la maison.

Une exposition aux mille couleurs

Il va de soi que cette exposition révèle l'identité Germanier: diversité, constance et vision positive, portée par une pratique circulaire novatrice qui réinvente les codes de la mode. Germanier ne vous montre pas ce qui est beau ou laid; il vous invite à découvrir son univers de manière libre et personnelle. Et puis, si la grisaille morose de l'hiver lausannois vous déprime, n'oubliez pas que quelque part dans les entrailles du mudac se cache une exposition aux mille couleurs, qui ferait pâlir les œuvres du Douanier Rousseau. •

Quentin Schibli

Rendez-vous culture

Recos du mois

L'hiver touche bientôt à sa fin, mais ce n'est pas encore l'heure de s'abandonner aux activités estivales.

Projet dernière chance, 20.03

Le film de Christophe Miller et Phil Lord met en scène Ryland Grace, incarné par Ryan Gosling, seul à bord d'un vaisseau spatial et atteint d'une perte temporaire de la mémoire. Il se rappelle sa mission: comprendre ce qui éteint le soleil. Dans cette tâche essentielle une rencontre amicale va tout bousculer.

4211 KM, 12.02-5.04

4211 km c'est la distance entre Paris et Téhéran, que les parents de Yalda ont parcouru dans l'illégalité pour fuir l'Iran après la chute du régime. Ils-elles racontent leur histoire, la mort de leurs proches qui sont restés au pays et l'espoir d'un retour qui habite toujours leurs cœurs. Œuvre théâtrale jouée au théâtre de Martigny du 12.02 au 5.04.

40 ans du Salon du livre, 18-22.03

Du 18 au 22 mars se déroulera les 40 ans du Salon du livre de Genève. Carte blanche a été donnée aux invité·es d'honneur, Laure Adler, Patrick Chappatte, Hélène Dorion et Douglas Kennedy qui choisissent d'inviter une liste non négligeable de journalistes, de philosophe, d'auteur·ices, d'essayistes, et de photographes. Cet événement riche prépare des animations inédites, et les onze scènes accueilleront des débats sur les enjeux contemporains.

L'Art de la paix, Bertrand Badie

C'est le livre qu'il faut lire pour comprendre les relations internationales en plein bouleversement. L'auteur nous y rappelle les événements passés de la scène internationale. Cette œuvre s'interroge sur les conditions sociales, économiques, culturelles et même psychologiques d'une paix durable.

«Feminist Book Club Lausanne», 26.03.26

Le 26 mars à Lausanne se déroulera le «Feminist Book Club» sur le livre de Margaret Atwood, *The Handmaid's Tale*. L'événement a lieu à la Rue du Valentin 1, 1004 Lausanne (à côté de la place de la Riponne). Ce club vous accueillera même si vous n'avez pas lu le livre. •

Eva Robillard

NON à l'initiative anti-SSR!

Chien méchant
méchant



Après l'idée de génie de la Suisse à 10 millions d'habitant·es, nos cher·ères politicien·nes ont encore frappé. **Ils-elles souhaiteraient que les riches prennent plus soin de nous et de nos médias**, comme c'est le cas dans la France à Bolloré. Comme le dirait un grand homme au teint orangé, la vérité se retrouve uniquement sur son brillant réseau social. Branchez-vous *Truth social*, si vous voulez échapper aux «fake news».

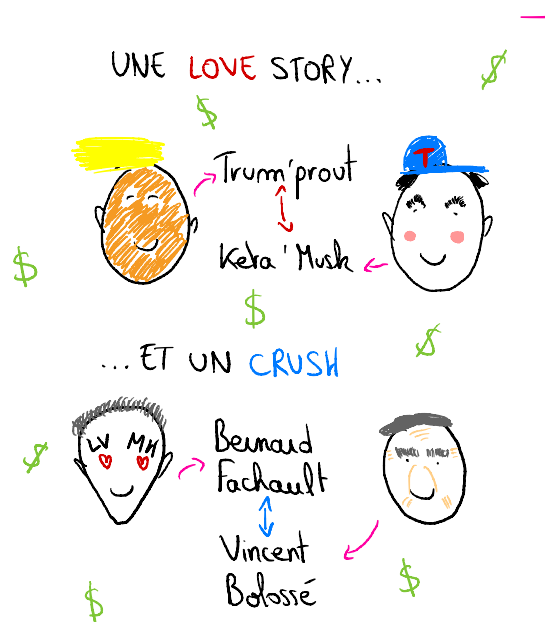
LA RECETTE À SUIVRE...

Ce schéma vous paraît **orgas-mique**? Alors n'hésitez pas à démolir le média de service public lors des votations du **8 mars** prochain. Nous nous réjouissons que notre débat public soit encore plus inondé d'intox...*

Nous savons que *L'auditoire* est le GOAT des médias, mais **sauvez quand même la RTS svp!!!**

À vos urnes, prêt·es, partez,
VOTEZ!

Le comité de *L'auditoire*



... POUR UN MÉDIA DE
Qualité

*Ceci est de la satire